ESSAI

SUR LA

LEUCORRHÉE

ET

LES CAUSES DIVERSES QUI LA PRODUISENT,

PAR A. M. BUREAUD RIOFREY.

DOCTEUR EN MEDECINE DE LA FACULTE DE PARIS, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIETES SAVANTES DE LA MEME VILLE, MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIETE ANATOMIQUE D'EDIMBOURG, CHIRURGIEN ACCOUCHEUR.

Le seul spécifique, est la méthode, c'est-à-dire l'art de discerner, choisir, employer les moyens thérapeutiques par ordre, dans un temps, dans un lieu opportun, à des doses appropriées à la nature du mal et à la constitution du sujet.

CHAUSSIER.



A LONDRES :

Chez l'AUTEUR, 22, Newman street, Oxford St. | J. B. BAILLIERE, 219, Regent street.

PARIS, MEME MAISON,
Rue de l'Ecole de Médecine.

1834.

Imprimerie de C. ARMAND, 5, Rathbone Place, Oxford Street.

TABLE DES MATIERES.

FIN DE LA TABLE.

AVANT-PROPOS.

En commençant cet essai, je m'attends à trouver quelque opposition chez les esprits superficiels qui voyent la médecine comme une science de tradition et de secret, à laquelle on ne peut et on ne doit rien changer. S'il en était ainsi : il faudrait rétrogader de vingt siècles, adopter la crudité et la coction des maladies, se borner à la voir marcher et attendre la crise. On conçoit que le rôle de spectateur des malades ait été le seul à prendre dans l'enfance de l'art, mais après que les expériences de tant de siècles se sont succédées et sont venues sanctionner l'heureuse application des traitements les plus convenables, l'inaction d'un médecin est un crime à mes yeux. On comprend toutes fois cette inaction, chez celui qui ne s'est pas livré à une étude approfondie de l'organisation humaine, et qui par ignorance ou par paresse est devenu sceptique dans sa profession, et l'exerce comme certains

ministres exercent le Sacerdoce, sans foi et sans pudeur. Un sceptique en médecine est aussi méprisable qu'un sceptique religieux, car l'un et l'autre abusent de la confiance publique,

J'avouerai sans détours qu'il y a dans la Science Médicale des mystères que tous les efforts humains n'ont pu découvrir, mais pour ne pas connaître les phénomènes les plus importants de la vie, est-il raisonnable de nier ceux qui se reproduisent tous les jours sous nos yeux, et dont les résultats contribuent à l'entretien de la santé et de la vie. Quel est l'homme qui refuse de manger, parcequ'il ignore comment la digestion s'effectue ? L'homme sent, agit, pense et tout cela sans savoir comment. Certes, ce qui peut se dire de l'état physiologique de l'homme, peut se dire à plus forte raison de son état pathologique. Un organe est affecté, on applique sur cet organe les remèdes que l'expérience a démontrés salutaires, la santé se rétablit, comment ? c'est là le problême. Nous ne voyons que des effets, aussi combien de fois

dans l'art médical, sommes nous obligés de répéter avec le vertueux Ambroise Paré, " *Je le pansai, et Dieu le guérit.*"

Cette disposition de l'esprit humain à découvrir le secret des phénomènes de la vie, tout en contribuant aux progrès de l'art, a beaucoup contribué aussi à l'embarrasser dans sa marche. Le plus souvent, il est arrivé que des hommes d'une grande imagination, et doués de génie, ont pris pour point de départ une idée *a priori*, à laquelle ils ont voulu rattacher tous les phénomènes de la vie. Que de mal n'a pas causé l'idée que les humeurs étaient la cause de toutes les maladies, comme si le corps humain pouvait exister sans humeur, sans bile, sans fluides. D'autres poursuivant la chimère d'une classification régulière des maladies n'ont tenu compte que des signes extérieurs, dont la variabilité constante venait détruire leur classification. J'ai déjà eu occasion de dire, dans un ouvrage périodique, qu'une pareille tentative était aussi folle que celle qui aurait pour but d'établir une classi-

fication sur la forme et la figure des nuages. On est parti de cette idée qu'on pouvait faire une classification des maladies comme Linnée en a fait une sur les plantes, mais les plantes ont des caractères déterminés qui ne varient pas et qui se représentent toujours les mêmes, tandis que les maladies perpétuellement variables, manquent du caractère botanique qui a servi si admirablement à la classification de Linnée. Cette malheureuse tendance de classification a fait plus de tort à la science qu'on ne le suppose, car c'est elle qui a donné aux symptômes une importance qui devait être réservée pour l'organe qui les produit. Dans le principe, Sauvage, par exemple, ne considérait les symptômes que comme des caractères extérieurs propres à traduire la maladie cachée, mais, soit qu'un examen approfondi ait manqué à cette doctrine, soit encore que l'état de la science ait été trop retardé pour tirer partie de cette idée, on s'accoutuma à ne voir dans les maladies que des symptômes et bientôt on ne traita que des symp-

tômes. Les Romains avaient élevé un temple à la toux qui n'est qu'un symptôme d'une affection quelconque des organes de la respiration, plus tard on a élevé une foule de temples à d'autres entités morbides. Combien de temps n'a-t-on pas traité la *fièvre* comme un être particulier, une espèce de démon du mal s'emparant d'un individu, prenant toutes les formes et résistant à tous les exorcismes des gens de l'art? Ce que je dis de la fièvre, peut se dire de beaucoup d'autres symptômes qui ont été aussi légèrement divinisés, comme si les savants avaient jeté dans la science et dans l'économie, autant de petits dieux, de mauvais génies pour se donner la peine de les combattre et retirer ainsi plus de gloire du succès. Combien de fois, en traitant un malade, a-t-on combattu des mots sonnans, mais complètement vides de sens? Honneur aux hommes de génie qui ont restauré la science médicale, qui ont montré que l'organisation seule était le support de toute maladie, qu'un symptôme n'était qu'un signe propre à servir de fil

conducteur à travers le labyrinthe compliqué de l'économie, que ce n'était pas le symptôme qu'il fallait traiter, mais l'affection de l'organe qu'il traduisait au dehors. La philosophie des Vitalistes a beaucoup contribué à étendre l'importance des symptômes, car d'après ces principes la médecine n'a vu partout que des forces personnifiées et les maladies n'ont été que des conséquences des affections des forces et du principe vital.

Notre siècle doit s'énorgueillir à juste titre, et la France en particulier, d'avoir détruit tout cet échafaudage métaphysique qui fesait de la Science Médicale une ambage perpétuel.

Grâces aux travaux de Morgagni, et aux travaux immenses des médecins français, la mort a été interrogée si souvent, elle a révélé tant de choses, que la science a eu enfin l'organisation matérielle pour base. On n'a vu désormais dans les maladies que des affections des organes et non du principe vital. On a rattaché les symptômes aux altérations des organes et

l'on est enfin arrivé à reconnaître à la science médicale une certitude incontestable.

Mais, en reconstruisant le nouvel édifice de la science, bien des matériaux incohérens s'y sont trouvés enclavés, parceque les sciences marchent très lentement, et que l'alliage impur qu'elles renferment n'en est rejeté que peu à peu.

L'immortel Broussais a fait justice de la fièvre, toute l'Europe s'est d'abord récriée contre lui, toute l'Europe a fini par adopter ses opinions et regarde désormais la fièvre comme le symptôme d'une affection organique. On a long-temps traité la toux, aujourd'hui on traite les altérations du poumon; au moyen de l'auscultation, le sens de l'ouïe distingue dans la poitrine toutes les nuances de maladies qui fesaient autrefois le désespoir des mèdecins les plus consommés. Un des organes les plus importans et dont l'existence pourrait donner lieu à accorder un sixième sens à la femme, l'utérus, a long-temps exercé la sagacité des hommes de l'art; mais manquant d'un moyen qui permit

aux sens d'arriver jusqu'à lui, ses maladies ont été long-temps incertaines et mal traitées. Une pudeur déplacée et mal entendue, s'est opposée aux progrès de la science et pendant des siècles le médecin s'est borné à assister à la longue et douloureuse agonie des femmes dont cet organe était gravement affecté. Notre siècle est sans contredit plus moral que les siècles précédents où l'on voyait des matrones venir prononcer en plein tribunal sur l'impuissance des époux, et des époux s'efforcer de fournir la preuve de leurs moyens physiques. Notre siècle plus éclairé, plus réellement philantropique, n'a attaché de honte qu'aux infractions de la morale et s'est bien gardé d'appeler indécent l'acte du chirurgien dont dépend la vie et la mort d'un malade.

L'emploi du Spéculum dans les maladies de l'utérus est une des découvertes les plus importantes de la chirurgie moderne, c'est le pendant du Stéthoscope dans les maladies de la poitrine. Désormais il n'est plus permis de croire aux af-

fections dites essentielles; de même que la toux en imposait autrefois dans les maladies de la poitrine, la fièvre dans les irritations gastriques, l'utérus avait aussi un symptôme commun à presque toutes ses maladies; symptôme, qui masquait souvent les maux les plus graves de cet organe, je veux dire les *fleurs-blanches*. Comment se fait-il que cette partie de la science ait été si négligée et qu'il n'y ait d'autres ouvrages sur ce sujet que ceux qui ont été faits avant la renaissance de la médecine? Les erreurs que cause la bénignité apparente de ce symptôme, les résultats effrayans de l'insouciance dans laquelle on vit lorsqu'on en est affecté, l'absence d'une monographie sur ce sujet toujours légérement traité m'ont engagé à donner au public les observations que j'ai été à même de recueillir. C'est par des faits que je veux éclairer, et les réflexions qui les suivront découleront naturellement de ces faits.

Je ne terminerai pas cet essai sans parler des dérangemens de la menstruation, qui précédent,

compliquent, ou accompagnent toutes les maladies de la matrice.

Je me suis efforcé dans cet essai, qui n'est pas seulement destiné au public médical, d'employer le langage le plus convenable pour ne point choquer les oreilles trop délicates. Mais à moins d'employer des hiéroglyphes ou de se servir à chaque instant de périphrase, il m'a été impossible de ne pas appeler souvent les choses par leur nom.

On dit que la conversation la plus commune des dames anglaises entre-elles, roule ordinairement sur les accouchements, je ne dirai rien dans cet essai qui soit plus indécent, si l'on peut jamais appeler indécent la fonction la plus noble, la plus merveilleuse de la vie ; celle qui donne le jour à un être humain. Si l'on ne trouve rien d'inconvenant dans les soins d'un accoucheur qui reçoit un enfant aux portes de la vie, que l'on ne s'effarouche pas des secours du médecin ou du chirurgien qui ont pour but d'arracher à la mort ou à de longues souffrances les

victimes d'une fausse sécurité ou d'une pudeur souvent fatale.

Si ce livre tombe entre les mains des gens du monde, qu'ils le lisent, il y a des choses utiles à connaître ; mais aussi, pour répondre d'avance à la malveillance ou à ceux qui ne sont point accoutumés à lire des observations médicales et qui pourraient prendre pour un abus de confiance, les détails des observations que j'ai citées, je déclare que la plupart de ces observations appartiennent au temps où j'exerçais à Paris ; une seule, pourrait être reconnue, mais cette observation appartient déjà au public, car la famille elle même en a consigné les résultats dans les journaux de Londres. En pareil cas, la critique ne pourrait venir que de l'ignorance la plus complète, car elle n'aurait pas compris que c'est par des faits seulement que la science peut faire des progrès.

J'aurais pu m'aider, dans cet essai, des ouvrages nombreux écrits en Angleterre, mais je désirais autant que possible me présenter avec mes opi-

nions personnelles. Je ne saurais nier, cependant que je dois beaucoup aux Récamier, Broussais, Dupuytren, Lisfranc, Andral, Magendie, Dugès et autres savans professeurs de l'école de Paris, dont je m'honore d'avoir été l'élève. Mes principes en médecine dépendent de mes études et de leur direction toute expérimentale.

En terminant cet avant propos, je saisirai l'occasion de témoigner publiquement ma reconnaissance au célèbre baronet sir Astley Cooper qui, dans une consultation citée dans cet essai, confirma le diagnostic que j'avais porté et le traitement que j'avais fait suivre. Etranger et jeune encore dans la carrière médicale, l'encouragement et la bienveillante approbation d'un homme dont l'Angleterre s'honore, est un double bienfait que je ne saurais méconnaître comme étranger et comme médecin.

ESSAI

SUR LA

LEUCORRHÉE

ET

LES CAUSES DIVERSES QUI LA PRODUISENT.

DANS les temps les plus reculés et chez les peuples où l'on a trouvé quelque trace de civilisation, la femme fut placée dans une espèce d'auréole qui tendait plus à la diviniser qu'à la rendre esclave. Chez les Grecs, les Romains et les Gaulois, les femmes rendaient des oracles, la pythonisse à Delphes, la sybille à Rome, la druidesse chez les Gaulois et les Germains. Ce culte n'a pas résisté aux ravages du temps, mais en perdant le privilège tres borné de pythonisse ou de sybille, les femmes ont acquis un empire plus doux et plus général. Dans le moyen-âge, des cours d'amour présidées par elles avaient popularisé des usages de galanterie et de bravoure qui ne furent point sans influence sur l'esprit chevaleresque de cette

époque, et qui firent des Francs, le peuple le plus poli du monde. C'était là un degré de civilisation. Avant d'arriver à l'état d'homme libre et de citoyen, les mœurs barbares de nos pères devaient être adoucies, et ce fut la tâche que remplirent les femmes.

La femme n'est point, comme l'a dit une secte naissante: un être exploité; la femme, dans la société présente, conserve la place que lui assigne la nature. Aimables et séduisantes, les femmes, jouissent aujourd'hui comme autrefois, d'un culte auquel aucun homme ne se soustrait. C'est dans l'intimité et dans l'intérieur que leur empire est incontestable et incontesté.

La femme n'est point née pour faire la guerre, pour les voyages de long cours, pour les travaux pénibles. L'empire de la femme ne s'étend pas au delà du toit qui abrite sa famille. Ce n'est pas une concession des hommes qui a fait cette part au sexe, c'est une nécessité de leur organisation physique.

Si l'on suit la femme dans ses développements, et ses fonctions, on trouvera que ses mœurs sont forcément sédentaires et que son influence ne peut s'étendre que dans un cercle assez resserré.

La jeune fille est-elle nubile, un essaim d'a-

dorateurs s'empresse de lui rendre hommage, c'est une petite puissance qui fait son entrée dans le monde. Elle exerce indistinctement son pouvoir sur tout ce qui l'entoure. Chez elle, tout s'anime, ses yeux brillent d'un vif éclat, ses joues se colorent, ses formes s'arrondissent, son corps se balance avec grâce ; tout ce qui est naïf, léger, piquant, tout ce que la jeunesse a de fraicheur, et l'âme de tendres émotions, se retrouve en elle. Quel homme alors peut se soustraire à l'attrait qui l'entraine, qui ne s'empresse de briguer les chaînes de la beauté ? la jeune fille vit dans un monde d'enchantements et d'amour ! si, fixant son choix, et obéissant au conseil de la nature, elle devient la compagne de celui qui a su captiver son esprit et son cœur, épouse et mère, elle connaît des joies quelle ne soupçonnait point, et répand autour d'elle le bonheur dont son cœur est rempli. Alors aussi son empire s'étend, car la famille se multiplie, mais les charges se multiplient aussi pour elle. Combien ses soins et sa sollicitude sont nécessaires ! c'est elle qui veille sur le dépôt sacré de l'espèce ; elle entoure l'enfance de tous les secours, elle pourvoit à ses premièrs besoins; l'avenir des générations lui est confié, grand et sublime ministère, bien audessus de celui des sybilles d'autrefois !

Mais à coté de ce séduisant tableau, des misères cachées viennent troubler ses joies et ses triomphes. Un mal intérieur mine et détruit sourdement cette belle fleur qui s'épanouit avec tant d'orgueil. Toutes les sensations de plaisir, chez la femme, sont balancées par des peines. C'est en souffrant qu'elle devient pubère, elle devient épouse en souffrant, et c'est au milieu des douleurs qu'elle devient mère. Il semble qu'elle a un privilège de souffrance. Elle souffre encore lorsque le temps de ses triomphes est passé, lors qu'elle ne peut plus aspirer au doux nom de mère, de sorte que toutes les phases de sa vie sont marquées par la douleur.

En devenant nubile, épouse et mère, les organes générateurs de la femme, deviennent le centre d'excitations qui se prolongent jusqu'à l'âge critique et souvent au delà, jusqu'alors aussi, les mêmes organes deviennent le centre des maux qui l'affligent.

Ces organes, ont acquis une importance si grande, que leurs fonctions semblent régler la machine entière, et que de leur parfait accomplissement dépend l'état de santé. Au moindre dérangement, le corp entier languit, la vie semble être enrayée et compromise. Jusqu'à ce que cet état de gêne soit dissipé, la femme est triste, souffrante, d'une humeur difficile et

comme accablée par un poids énorme. Si cet état de trouble dans les fonctions de l'utérus persiste, la constitution s'affaiblit et se détériore, les roses, qui paraient les joues de la beauté, disparaissent, une teinte terreuse, pâle, ou jaunâtre les remplace, les yeux perdent leur brillant et leur vivacité, toutes les fonctions de l'économie languisssent, comme les plantes étiolées qui périssent lentement, privées qu'elles sont de la lumière bienfesante du soleil ; ou bien, comme les corolles les plus belles, les pétales les plus brillantes des fleurs, se fanent lorsqu'un insecte rongeur a détruit leur racine, ou s'est caché dans l'ovaire.

Les fonctions particulières à la femme impriment à tout son être des différences notables, car l'utérus réagit sur toute l'économie. Les anciens avaient si bien reconnu cette vérité, qu'ils avaient rapporté à la réaction de l'utérus, toutes les particularités que présente le physique et le moral des femmes : " *c'est par la matrice que la femme est ce quelle est* " est une espèce d'aphorisme, que de nombreuses observations ont confirmé.

Trois grandes fonctions sont regardées comme les soutiens principaux de la vie, la respiration, la circulation et la digestion, phénomènes admi-

rables que domine le cerveau. Chez la femme, les fonctions de l'utérus sont d'une si grande importance, qu'on peut dire avec raison, que l'exercice de la vie est plus compliqué chez elle que chez l'homme.

Les fonctions des organes ne sont point isolées, comme celles de l'homme machine de Condillac. tout se lie et s'enchaîne dans l'économie, toutes les parties du corps sont sympathiquement affectées, comme par une espèce *d'irradiation* de sensibilité. Aussi les moindres altérations dans les organes générateurs de la femme, sont suivis d'un retentissement dans toute l'économie, et apportent chez elle les plus grands changements au physique comme au moral. Il y a plus de sens qu'on ne le suppose communément dans le conte intitulé : *Comment l'esprit vient aux filles.* Une observation attentive montre en effet que l'esprit vient en raison des sensations, surtout chez celles qui sont privées des bienfaits de l'éducation et des leçons d'une mère éclairée.

Aucun organe dans l'économie ne subit des modifications aussi grandes que l'utérus, et loin de s'étonner qu'il soit le centre des plus nombreuses affections,il faut admirer la sagesse de la nature qui donne aux tissus vivants, une force

de vitalité et de résistance qu'on trouverait avec peine dans des corps inertes. Quel organe pourrait, comme l'utérus, se distendre au point de loger un, deux, trois fœtus arrivant à terme, reprendre ensuite sa première forme, et remplir plusieurs fois les mêmes fonctions ?

Les organes de la génération chez la femme, dit Dugès, sont naturellement exposés à des désordres nombreux et graves ; comme nous voyons dans les arts, une machine subir des dérangements d'autant plus fréquents et considérables qu'elle est plns agissante et plus compliquée.

Ainsi les fonctions de la menstruation, les actes conjugaux, la grossesse, l'accouchement, la cessation des règles, sont autant de modificateurs de l'utérus ; de là vient la série nombreuse des maladies qui assiègent cet organe, comme étant sans cesse exposé aux altérations de toutes espèces, dans ses fonctions comme dans sa nature. Avant de parler des maladies de l'organe de la génération chez la femme, je vais esquisser à grands traits son état anatomique, afin qu'il soit plus aisé de comprendre l'importance de ses altérations et de ses fonctions.

UTÉRUS.

L'utérus a la forme d'un cône applati sur ses deux faces, et rétréci au dessous du milieu de sa longueur. On l'a comparé avec raison à une poire. La base de ce cône (*fond de la matrice*) est arrondie et située sur la ligne médiane du corps. Lorsque la femme est debout, elle est un peu en avant. Le sommet de l'utérus, ou du cône, fait saillie dans le vagin; cette partie s'appelle museau de tanche; une ouverture transversale se sent et se voit au milieu. On a distingué trois parties à la matrice.—Le fond, le corps, et le col. Le fond est la partie supérieure, ou la base du cône, le corps est la partie du milieu, et celle sur laquelle s'insèrent les trompes, les ovaires et les ligaments. Le col est la partie qui fait saillie dans le vagin. Ce qu'il y a d'important à noter, c'est que, le corps de la matrice donne naissance aux ligaments larges, que les *ovaires* situés dans le petit bassin sont fixés sur ces *ligaments*, que les trompes, dites de Fallope, sont deux conduits situés dans le même ligament large qui contient l'ovaire. Les trompes s'abouchent dans l'utérus, et établissent la communication entre les ovaires et

l'utérus. Ainsi, pour la partie extérieure de la matrice, une base arrondie, un corps auquel viennent correspondre les annexes ou les ovaires, les trompes et les ligaments, un col qui fait saillie dans le vagin, et se termine par une ouverture transversale. Cette ouverture est bordée par deux lèvres, lisses et arrondies chez les femmes qui n'ont pas eu d'enfans, crevassées et inégales chez celles qui ont été mères, ces deux lèvres forment le museau de tanche.

La cavité de la matrice est fort petite, ses parois se touchent presque. On la partage en deux parties, celle du corps et celle du col, la première est triangulaire, à ses angles supérieurs ou aux deux côtés aboutissent les embouchures des trompes. La cavité de l'angle inférieur communique avec la cavité du col, qui n'est autre chose qu'un canal. Intérieurement, la matrice est tapissée par une membrane muqueuse qui se continue avec celle du vagin.

En allant ainsi de l'intérieur à l'extérieur, on trouve le vagin ; long canal destiné à la copulation. Le vagin embrasse le col de la matrice et semble se continuer avec elle,—il est tapissé intérieurement d'une membrane muqueuse, qui recouvre le col de l'utérus et se continue jusque dans sa cavité. Cette membrane est ridée

transversalement dans toute l'étendue du vagin, sur le col de la matrice, elle est lisse et tendue.

Je ne parlerai point des parties externes de la copulation connue sous le nom de vulve, cela étant inutile à l'intelligence des faits que j'aurai à citer. Il suffit que l'on sache que les annexes s'étendent de chaque coté du bassin, qu'elles tiennent à la matrice avec laquelle elles communiquent par un conduit, que la matrice est placée sur la ligne médiane du corps, dans le bassin ; que la vessie est placée antérieurement, et le rectum, postérieurement. Que le vagin embrasse le col de la matrice, que la même membrane tapisse intérieurement le vagin, le col de l'utérus et sa partie interne.

Aux approches de la puberté, le corps et le col de l'utérus s'accroissent considérablement, l'évacuation sanguine s'établit, et dès lors commence pour cette organe l'époque de sa grande activité, jusqu'àu moment de la cessation des menstrues.

L'utérus est le centre du système reproducteur, c'est l'organe qui reçoit le fœtus, lui donne asyle, le nourrit depuis le moment de la conception jusqu'à celui de son expulsion, ou de la naissance.

Le vagin sert à transmettre dans la matrice

le germe de la conception, et à transmettre au dehors les produits de cette conception, il partage toute l'activité de l'utérus, et presque toujours il est simultanément affecté.

Ce simple exposé anatomique suffira à l'intelligence des observations cliniques que j'aurai à citer. On comprendra alors, comment une affection des ovaires peut donner lieu à un écoulement blanc, comment le pus d'un abcès dans le même organe, peut sortir par la vulve. On comprendra aussi très aisément, que le col de l'utérus fesant saillie dans le vagin, est exposé à toutes les stimulations qui peuvent atteindre cet organe, comment alors ce qu'on appelle *fleurs-blanches*, peut être une suite de l'altération du col de la matrice, comment aussi une inflammation du vagin, peut se propager et s'étendre jusqu'au col de l'utérus, on sentira encore toute l'importance d'une exploration interne dans les cas que des symptômes pourraient faire soupçonner graves, enfin, on comprendra aussi toute l'inutilité des lotions *externes* quelqu'astringentes quelles soient, quand ces lotions seront faites pour des *fleurs-blanches* provenant d'une affection du col de l'utérus; lequel est placé dans la partie la plus reculée du vagin et se trouve ainsi inaccessible à toutes sortes de lotions extérieures.

FLEURS BLANCHES

Fleurs blanches! si l'on réfléchit un instant sur la triste incommodité de cette affection la plus simple chez les femmes, et sur sa gravité dans certaines maladies de l'utérus, on ne peut s'empêcher de blamer la dénomination ironique de cette maladie. La Leucorrhée (ou fleurs blanches) étant un écoulement de matière de couleur et de nature différentes par les organes de la génération, a été mal nommée et méconnue, car, si on la considère comme la suite d'une inflammation simple des membranes du vagin, le nom de fleurs blanches, n'est pas plus convenable, que si on le donnait à l'écoulement des mucosités nasales dans un simple corysa. Quand les fleurs blanches sont symptômatiques d'une ulcération, elles sont alors synonimes de *pus;* lors quelles proviennent d'un cancer, ou d'une gangrène, elles sont synonimes de *sanie, putridité.* Les fleurs blanches pouvant dans une inflammation de la membrane muqueuse du vagin et de l'utérus prendre toutes les nuances des divers produits de ces affections, sont donc mal nommées de toutes les manières, et dans tous les cas, le nom poétique de fleurs blanches

est très mal appliqué ; pour être exact on eut dû les appeler fleurs jaunes, fleurs vertes, fleurs grises, fleurs rougeâtres ; et le plus souvent fleurs sales ! car tels sont les divers aspects sous lesquels elles se présentent.

En voyant le nom élégant donné à cette sécrétion anormale des organes générateurs, je me suis étonné qu'on n'ait pas établi une maladie *pus*, une maladie *crachat*, en ayant soin de la décorer d'un nom fleuri propre à représenter une image agréable à la pensée ; étrange abus de galanterie, que d'appeler d'un nom grâcieux une des affections les plus dégoûtantes, et de tromper ainsi les femmes sur la gravité d'un mal qui ne saurait être à craindre avec un si joli nom ! Si ces images métaphoriques n'avaient pas d'inconvénient, rien de mieux que de ménager la délicatesse des femmes, mais il est arrivé plus d'une fois, qu'une femme ayant des *fleurs*, ne s'inquiétait nullement de son état, tandis qu'elle aurait sagement appelé les secours de l'art, si son écoulement avait été nommé *pus*. Je vois fréquemment et beaucoup de mes confrères doivent être dans le même cas, des hommes infectés d'ulcères et d'écoulements de mauvaise nature, dont cependant les tendres amies n'avaient à leurs avis que des fleurs ! fleurs bien

trompeuses, dont les fruits sont toujours amers!

Le nom de fleur devrait donc disparaître complètement des ouvrages scientifiques, comme pouvant induire en erreur sur la bénignité du mal dont elles sont un symptôme. Maintenant, si l'on demande qu'est ce que les fleurs blanches? est il facile de répondre à cette question, quand les fleurs blanches sont produites par un ulcére de la matrice, par un squirrhe, par un cancer, par une affection syphilitique, par une altération des ovaires, par un polype, par une gastrite chronique, par la suppression d'un rhumatisme, d'une dartre, par l'introduction de corps étrangers dans l'organe de la génération. Si les fleurs blanches se rencontrent dans toutes ces affections, et si elles sont un des premiers symptômes, s'il est impossible de connaître la cause qui les produit, par la couleur, si on ne peut s'en rapporter aux femmes qui, n'accusant que des fleurs blanches, confondent une maladie légère avec une maladie grave et mortelle, est-il raisonable de s'arrêter au mot *fleurs blanches* comme représentant une maladie simple, sans rechercher la cause de ces fleurs blanches, et sans s'efforcer de distinguer à quoi elles sont dues.

Il n'est peut être pas de symptôme qui ait donné lieu à de plus graves erreurs que les

fleurs blanches. Les hommes qui se payent de mots, et qui appliquent des médicaments à tel ou tel nom, sans rechercher de quelle manière les organes sont modifiés par les maladies, sont exposés à des fautes nombreuses, et à voir souvent leurs médicaments sans résultats. Combien de médecins ont employé toutes les ressources des pharmacopées contre des fleurs blanches, et ont vu ces maudites fleurs résister à toutes leurs recettes. C'est que les fleurs étaient alors les symptômes d'une maladie qui n'était pas traitée parcequ'elle n'étoit ni soupçonnée, ni connue, et quand plus tard la mort des malades est venue les éclairer, il était beau de les voir dire naïvement *Je ne m'en doutais pas.*

La grande diversité qui existe dans les causes qui produisent la leucorrhée, nécessite une grande différence dans le traitement. Il n'y a pas de remède général contre les fleurs blanches. Chaque espèce de fleurs blanches demande un traitement à part, et il ne peut y avoir de guérison si le traitement n'est pas approprié à la nature du mal. La leucorrhée syphilitique peut elle être traitée de la même manière qu'une leucorrhée produite par un cancer?

On ne saurait assez rappeler que l'utérus est

chez la femme, un régulateur dont les moindres dérangements fonctionnels apportent autant de troubles dans l'organisation, qu'une irritation quelconque en apporte dans l'appareil circulatoire. Le cœur et les mouvements artériels, traduisent aux sens le trouble d'une irritation quelconque dans un organe. Chez la femme, l'utérus jouit d'une sensibilité presque aussi grande que le cœur; toutes les sensations physiques et morales retentissent dans la matrice, de même que les mouvements du cœur, sont précipités ou ralentis, chez la femme, les fonctions de l'utérus sont hatées ou ralenties, et la *leucorrhéè* ou *fleurs-blanches*, apparaît souvent comme indiçe ou symptôme d'une irritation quelconque de la matrice. Les causes morales ne sont pas étrangères à ce symptôme. Ainsi, toutes les sensations retentissent dans la matrice comme dans un centre, et y déterminent un afflux ou une suppression des *fluides*, d'où proviennent plus tard des désorganisations de diverse nature. Presque toujours les *fleurs-blanches*, sont le symptôme commun de ces irritations de la matrice.

Rien ne me paraît plus propre à faire connaître l'importance des *fleurs-blanches*, que de citer des exemples dans lesquels cette maladie

a été légèrement traitée et a causé la perte des malades. Le moindre inconvénient, résultant d'un mauvais traitement des fleurs-blanches, c'est de laisser exister long temps, un mal dont la durée est plus tard un des plus grands obstacles à la guérison.

Ce n'est qu'en traitant dans le principe, un mal qui paraît peu dangereux qu'on peut espérer de le guérir, et qu'on évitera de suivre le triste et désespérant conseil du médecin, qui, ne voulant pas se charger de traiter une affection dont les suites sont fâcheuses, se débarasse de son malade en l'envoyant à Paris ou ailleurs, et ménage ainsi sa réputation qu'une mort pourrait légèrement atteindre. Ces considérations mercenaires et peu honorables, d'un intérêt particulier, auquel on sacrifie le malade, sont indignes d'un médecin qui considère son état autrement que comme un métier qu'il fait comme un maçon fait sa toise. Tous les malades ne peuvent pas aller à Paris, ou avoir pour médecins les premiers talents de l'Angleterre, faut-il donc les voir dépérir lentement pour ménager sa propre réputation d'homme habile, comme s'il y avait beaucoup d'habileté à ne traiter que les petites maladies, et à faire un choix des malades dont les chances de succès sont mathématiques. Qu'un

médecin sente quelque fois le besoin des conseils et de l'opinion de ses confrères, cela se comprend, et certes, Londres abonde de grands talents, mais qu'il se débarrasse d'un malade par le conseil d'un voyage, qui, le plus souvent, aggrave le mal, cela se comprend peu.

Au surplus, la science n'est point comme autrefois un secret; la presse fait participer tous les hommes de l'art aux inventions et aux succès des plus grands maîtres. On peut faire à Londres, ce que font à Paris, Récamier, Lisfranc, Dugès, Mme. Boivin et autres. L'Angleterre nous présente aussi de grands noms. Loin donc de renouveler les pélerinages pour des maux désespérés, que l'on se fasse traiter plutôt, qu'on n'attende plus une occasion ou la possibilitè d'un voyage, car, en attendant, la maladie s'aggrave, et il arrive fréquemment, qu'on ne retire d'un voyage désiré, d'autre avantage que d'apprendre à Paris, ce qu'on peut apprendre à Londres; c'est que, lorsque les maladies de la matrice sont très avancées, elles sont généralement sans ressources et se terminent par la mort!!

Ire. OBSERVATION.

FLEURS-BLANCHES,

Causées par la présence de corps étrangers.

Mlle. B.... âgée de 29 ans, habitant ordinairement Versailles, vint me consulter dans le mois de décembre 1831. Elle devait se marier dans quelques mois, et elle était inquiète sur l'état de sa santé. Sa mère, qui l'accompagnait, paraissait plus inquiète qu'elle. Depuis deux ans ses règles étaient fort irrégulières, et des fleurs-blanches abondantes coulaient constamment.

Mlle. B.... un peu pâle, et d'un tempérament lymphatique, fut mise à l'usage des toniques qui ne produisirent aucun effet. Au mois de, Mai, je conseillai les bains de mer. Mlle B.... consulta à Dieppe un médecin des eaux, elle fut traitée par les toniques astringens également sans résultat. Cependant, le mariage projeté était renvoyé de mois en mois. Fatiguée de l'insuccès des remèdes jusqu'alors ordonnés, elle s'adressa à un médecin qui traitait les fleurs_blanches spécialement, celui-ci, lui fit subir un

traitement mercuriel qui la fatigua beaucoup sans la guérir. En décembre 1832, Mlle. B.... revint à moi. Reconnaissant l'inutilité des moyens employés, contre cet écoulement, je soupçonnai qu'il pouvait être entretenu par un état particulier de l'utérus. Je fis part de ces soupçons à la mère, en appuyant sur la nécessité d'un examen manuel. A cette proposition, la mère jeta les hauts cris. Elle demanda alors s'il y avait à craindre que cet écoulement dans le cas de mariage, pût causer quelque maladie. D'après l'aveu de sa fille, l'écoulement était quelque fois si irritant, qu'elle éprouvait de grandes cuissons. Il était difficile de supposer alors que ce même écoulement ne causerait aucune irritation à l'homme qui communiquerait avec elle. J'ajouterai qu'aux irrégularités des règles, aux fleurs-blanches abondantes, la jeune fille accusait des tiraillements dans les aines, et une pesanteur dans le bassin.—La mère et la fille ne se décidèrent point de prime-abord à l'examen que je demandais, et sans lequel je croyais la cure impossible.

Huit jours s'étaient à peine écoulés, que Mlle. B.... accompagnée de sa mère, vint s'offrir à l'examen que je demandais. A peine l'examen était il commencé que je reconnus la présence

d'un corps étranger dans le vagin. Je parcourus la surface de la tumeur, j'arrivai sur le col de la matrice, sur lequel elle était implantée, je sentis distinctement un pédicule au dessous duquel la tumeur avait un pouce de longueur, mais elle était peu consistante. Je diagnostiquai un polype, et j'engageai la mère à s'adresser à Mr. Dupuytren, pour la ligature ou la section.

Mlle. B.... se soumit à la ligature, qui eut lieu quelques jours après. L'écoulement diminua, sans cesser tout à coup, au bout de deux mois elle n'avait plus la moindre apparence de fleurs-blanches. Mlle. B.... s'est mariée, et j'ai appris depuis que je suis en Angleterre, qu'elle était devenue enceinte.

IIme. OBSERVATION.

FLEURS BLANCHES,

Par irritation mécanique.

Mlle. V...., actrice, âgée de 28 ans, d'une forte et belle constitution, me fit appeler pour des *fleurs-blanches* qui l'inquiétaient d'autant plus, qu'elle craignait avoir contracté une affection syphilitique. Elle vivait depuis un an

avec un homme dont elle était bien sûre, mais ayant rencontré quelques jours auparavant un de ses anciens amans, elle avait eu des rapports avec lui, et elle en redoutait les suites. Aux différentes questions que je fis, j'appris que ce n'était pas seulment depuis cette dernière rencontre que Mlle. V. avait des fleurs, elle en avait constamment depuis 4 ans qu'elle avait eu un enfant.

Dans la conversation, j'appris qu'elle craignait beaucoup avoir d'autres enfans, et qu'elle avait soin de prendre un préservatif. A cette confession inattendue, je soupçonnai que le préservatif pouvait fort bien être la cause des *fleurs*, et quand au redoublement qui avait paru depuis quelques jours, je pouvais l'attribuer à la fatigue de l'actrice, qui changeait de rôle quatre fois dans une pièce alors très en vogue. Je fis part à Mlle. V...., de ma pensée, et je lui dis que j'attribuais ses *fleurs* à la présence du préservatif qu'elle employait, qu'il était possible que ce préservatif déterminât tôt ou tard, une inflammation de la matrice, et j'insistai sur la nécessité d'un examen au Speculum. Elle s'y soumit, je reconnus une inflammation du col de l'utérus, j'ordonnai à la malade, une saignée, les bains, les injections émollientes, l'absence du préser-

vatif et la continence. La malade ne suivit pas la prescription dans tous ses points, mais elle renonça au préservatif. Quinze jours de traitement par les bains et les injections diminuèrent considérablement l'écoulement, qui cessa peu à peu et finit par disparaître.

IIme. OBSERVATION.

Fleurs blanch es, par la même cause.

Mme. de G * * *, âgée de trente deux ans, marié à vingt sept; elle avait eu trois enfans. Habitant habituellement la Bretagne, elle n'étai à Paris, que depuis sept ou huit mois ; elle avait remarqué que chaque couche était suivie d'un affaiblissement de la vue, et craignant de la perdre complétement, elle avait résolu de n'avoir plus d'enfans, mais elle ne voulait pas pour cela renoncer au douceurs du mariage. Dequis cinq a six mois Mme. * * * avait des *fleurs blanches* et accusait une douleur de matrice. Elle attribuait tout cela à l'eau de Paris. Mme. G. fut mise à l'usage des toniques pendant près de denx mois sans résultat. Mme. affectant une grande dé.

licatesse de principes et de religion, ne répondait pas tonjours aux questions que je lui fesais, et rougissait comme une jeune fille de quinze ans. Je pris le parti de m'adresser au mari, qui m'avoua que pour ne pas avoir d'autre enfant, sa femme employait un préservatif semblable à celui de l'actrice dont j'ai parlé. Cette pratique s'accordait bien peu avec avec les principes religieux de Mme. G. et j'avoue que je fus étonné de sa pruderie. Je fis sentir au mari les suites qne pouvait avoir cet immoral préservatif. Mme. G. fut mise à l'usage des bains, elle cessa l'usage de son préservatif, et les fleurs blanches disparurent, bien que Mme. G. continuât à boire les eaux de Paris.

Réflexions.

Voilà trois observations dans lesquelles les *fleurs-blanches* auraient pu être traitées vainement pendant plusieurs années, si l'on avait laissé exister la cause qui les produisait. *Détruisez la cause, vous détruirez l'effet*, est ici d'une application absolue. Les deux observations qui montrent les *fleurs-blanches* dues à un préservatif, servent d'avis à celles qui peuvent avoir recours à une aussi dégoûtante pratique. On vend à Londres, un livre, que je

ne veux point nommer, dans lequel on dit que, sur le Continent, cet usage des préservatifs est commun. Cela n'est pas, cet usage *immoral* est très rare; outre qu'on ne saurait assez le *flétrir*, il est suivi des affections les plus pénibles, et quelques fois les plus graves. Chez une femme prédisposée au cancer, une pareille pratique, pourrait déterminer cette cruelle maladie.

Quant au polype, je reconnais avec quelques auteurs, qu'il en est qui sont peu graves, mais aussi, je reconnais que le plus souvent, abandonner les polypes à eux-mêmes, peut être suivi des plus fâcheux résultats. Le moindre inconvénient d'un polype, c'est d'agir comme un corps étranger dans le vagin, et d'y entretenir un état continuel d'irritation. Le polype reste rarement stationnaire, il s'accroît sans cesse, et, dans les organes de la génération, il peut non-seulement nuire à la conception, mais il peut déterminer des maladies mortelles de la matrice, telles que la gangrène et le cancer. Dans une monographie pleine de recherches et d'érudition, mon ami, le docteur Malgaigne, demande quelle différence il y a, entre un polype passé à l'état cancéreux, et un cancer qui a un pédicule? Si en effet, un polype peut passer à l'état de cancer, il est logique de considérer le polype, comme

une variété d'un cancer commençant. Dans tous les cas, il s'agit toujours d'une hypertrophie de l'organe.

" Le chirurgien ne doit pas donner son avis sur un écoulement de sang ou de *fleurs-blanches*, sans demander à toucher ou à voir. Toutes les fois qu'une femme accuse un écoulement de ce genre, une pesanteur dans le bassin, la série plus ou moins complète des symptômes indiqués, surtout de l'âge de trente à trente-cinq ans, on est en droit de soupçonner un polype."

Je n'adopte pas cette proposition de mon confrère dans toute son étendue, car, dès lors qu'on peut confondre les diverses espèces de polype, avec une descente de l'utérus, un renversement complet ou incomplet de cet organe, un cancer du col utérin, les concrétions de la matrice, les moles, il sera facile de supposer qu'une de ces affections, peut aussi bien exister qu'un polype.

Je vais citer encore un cas d'ablation de polype, suivi de la suppression complète de fleurs-blanches, après dix-huit mois d'un traitement mal appliqué. Cette observation est prise dans le *London Medical and Surgical Journal.*

IIIIme. OBSERVATION.

POLYPE DU COL UTÉRIN.

Mrs. * * * âgée de 38 ans, mariée à dix-sept, a eu six enfans, il y a deux ans qu'elle eût un avortement, accompagné de vives douleurs et d'hémorrhagie, suivies d'un abondant *écoulement* qui ne dura pas moins de six mois. Au bout de ce temps, il s'y joignit une *gonorrhée*, et son mari, qui était un peu brutal, lui infligea une correction manuelle sur les parties. L'ardeur de l'urine, *l'écoulement*, les pertes occasionnelles du sang, l'excoriation consécutive des parties adjacentes; tous ces symptômes, durant dix-huit mois, altérèrent beaucoup sa santé. Les méthodes de *traitements ordinaires*, ayant échoué, MM. Palmer et Davies furent appelés pour constater par l'examen, quelle était la cause de la maladie. Ils trouvèrent un polype divisé en plusieurs lobes, et une ulcération à sa partie antérieure. Le polype fut lié le 12 novembre, et tomba le 22, du même mois sans avoir donné lieu à aucun accident. En trois semaines la cicatrice fut fermée, *l'écoulement avait disparu*, la santé générale était rétablie.

Réflexions.

Cette femme avait eu un écoulement pendant six mois, elle eût, une gonorrhée au bout de ce témps, l'écoulement dura dix-huit mois, *malgré les méthodes ordinaires de traitement.*—On voit clairement d'après cet exposé, qu'avant que Mr. Palmer, fut appelé, la 'maladie avait été *complètement méconnue.* Comment croire à l'existence de cette *gonorrhée,* quand il est impossible de la distinguer des fleurs-blanches, et quand d'ailleurs elle a résisté au traitement habituel. Si Mr. Palmer eût été appelé plus tôt, nul doute que par ses investigations, il serait arrivé à découvrir l'origine du mal dix-huit mois plus tôt. Une fois le mal connu, le remède était applicable avec des chances réelles de succès, avant cela, tout traitement était pour le moins inutile.

Il est évident d'après le simple exposé de la gazette médicale, que l'écoulement qui avait duré six mois d'abord, et qui dura dix-huit mois malgré le traitement ordinaire, n'était autre chose qu'un symptôme d'un corps étranger dans le vagin, et qu'il était produit par le polype. Si les médecins qui avaient fait suivre un *traitement ordinaire,* avaient examiné la femme,

comme cela fut fait plus tard, on lui aurait sans doute épargné les mauvais traitements de son mari, et elle n'eût pas conservé dix-huit mois un écoulement très incommode. Rien ne prouve que l'écoulement qui fut pris pour une gonorrhée, et auquel on appliqua un traitement ordinaire, fut en effet vénérien, car nous voyons qu'aussitôt que le polype fut lié et tombé, l'écoulement cessa et la santé se rétablit. S'il y avait eu maladie vénérienne, on aurait dû la traiter après que le polype était détruit. Rien de tout cela n'a lieu, le polype détruit, l'écoulement cesse ; ce qui prouve que les fleurs n'étaient produites et entretenues que par ce polype. N'y a-t-il aucune remarque à faire sur l'amaigrissement de cette femme ? Si l'on réfléchit qu'en Angleterre, le traitement ordinaire d'une gonorrhée est le *mercure*, et si l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que cette femme n'avait pas de maladie vénérienne, bien qu'elle eût été battue par son mari, qui n'était pas compétent pour connoître la nature de son mal, on doit conclure, que le mercure n'ayant rien à guérir, devait produire un effet fâcheux dans l'organisation de la malade. Je n'hésite pas un instant à penser que, si le mercure a été employé comme *traitement ordinaire* de la gonorrhée, c'est certainemeut à l'ac-

tion de ce métal, qu'était dû l'amaigrissement de cette femme. Nous aurons occasion de voir d'autres fois, les fâcheux effets du mercure, donné pour des maladies vénériennes, qui n'existaient pas.

Voilà ce qui arrive, toutes les fois qu'on traite une personne dont on ignore la maladie, d'abord, on ne la guérit pas; en second lieu, on lui donne souvent une autre maladie. L'amaigrissement, la perte totale des forces, le tremblement, se voyent souvent par suite de l'abus du mercure, ou par son administration mal indiquée.

Vme. OBSERVATION.

ULCÈRE CANCÉREUX,

cru syphilitique et traité comme tel.

(MM. Dugès et Boivin.)

Antoinette Leg...., non mariée, âgée de 26 ans, née à Amiens, était domiciliée à Paris depuis sept ans. Cette fille, grande, d'une constitution forte en apparence, mais chez laquelle le systême artériel, paraissait jouir de peu d'éner-

gie, avait eu à vingt-deux ans une fausse couche au terme de quatre mois. Depuis cette époque, elle était sujette à des *fleurs-blanches* abondantes, accompagnées de douleurs d'estomac. Vers le mois de juillet 1829, les règles se supprimèrent, et depuis, la malade se plaignit de douleurs de reins et de pesanteur sur le fondement.

Au mois de septembre, Antoinette est prise d'une hémorrhagie violente avec douleur dans la région utérine, et dans les autres régions du bassin. Croyant que la perte de sang, est l'effet d'une nouvelle fausse couche, elle appelle un accoucheur qui partage son opinion, et met en usage les moyens propres à arrêter les pertes. On parvînt à les calmer; mais les douleurs utérines continuèrent avec tant de violence, que la malade résolut de se donner la mort, en prenant une forte dose d'opium. Quoique la quantité ait été peut-être exagérée, la malade n'en a pas moins éprouvé tous les accidens qui accompagnent l'abus de ce narcotique, et qu'on a combattu par l'émétique, l'eau tiède vinaigrée, &c.

La malade souffrait encore de violentes douleurs dans l'estomac et le bas-ventre, lorsqu'elle est entrée à la maison de santé, le 13 Octobre suivant

Les injections narcotiques, les demi bains, la soulagèrent beaucooup, l'écoulement de sang, produit par un ulcère de la matrice, se modéra par le repos. La malade sortit le quinzième jour de son entrée.

Dix mois après on ramena cette fille dans un état d'épuisement total. Elle avait consulté pour un écoulement qu'elle croyait blénorrhagique, et avait subi un traitement anti-vénérien. *Il en était résulté des pertes excessivement violentes.* La malade âgée de vingt-huit ans, était réduite à un marasme *squelettique*, elle n'avait plus la force de se mouvoir, ni d'articuler un mot de manière à se faire entendre. La respiration était courte et précipitée, elle mourut le quatrième jour après son entrée.

L'autopsie montra les poumons entièrement détruits. Il ne restait dans la matrice, qu'une masse informe de putrilage et de matière purulente. La matrice était presque entièrement détruite, ce qui en restait n'avait rien conservé de sain. L'intérieur du vagin était coloré d'un gris noirâtre, hérissé de petites tumeurs jaunes abreuvées d'une matière ichoreuse, d'une odeur insupportable.

On a dû remarquer, disent Mr. Dugès et Mme. Boivin, avec qnelle rapidité cette maladie a

exercé ses ravages sur cette jeune fille, et la part très active que l'on doit attribuer à l'emploi du mercure.—Notre collection disent les mêmes auteurs pourrait en fournir un grand nombre de preuves, et ils en citent deux autres exemples frappans. J'aurai à revenir sur les effets du mercure, dans la suite de cet ouvrage. Mais si ce métal administré mal-à-propos, est suivi des plus fâcheux résultats, on ne saurait disconvenir qne l'on en retire les plus grands avantages, quand il est employé avec raison et discernement, et qu'il est donné pour combattre une affection syphilitique non douteuse, j'en donnerai plus loin des exemples irrécusables. Toutes fois, je ferai remarquer en passant, que l'amaigrissement d'Antoinette L...., était dû en grande partie à l'action du mercure, qui aggravait son état, comme l'observation d'un polype en a déjà fourni la preuve.

VIme. OBSERVATION.

INFLAMMATION DE LA MATRICE.

Madame S..., artiste dramatique, âgée de 39 ans, d'une constitution grêle, d'un tempérament

bilieux, fut réglée à treize ans, et vécut en femme mariée à dix-sept. Elle eût d'abord une fausse couche, deux grossesses á terme. Le premier accouchement fut heureux et facile. Lors du second, la malade faisant un voyage sur mer, n'eût auprès d'elle qu'un chirurgien de marine, peu expérimenté dans les accouchements; elles souffrit long temps; les suites de couche furent très orageuses. Cependant, elle se rétablit après son débarquement à Naples. Elle habita trois ans dans cette ville, et y fut prise de *fleurs-blanches* très abondantes, et de douleurs dans la région postérieure droite du bassin, avec une sensation de tiraillements dans les aines et dans les hanches.

Elle avait 24 ans lorsque, revenue à Lyon, d'où elle était partie, elle se crut dans le cas d'avoir besoin d'un traitement anti-syphilitique. On donna le Rob de Laffecteur *sans succès*.

Son état n'étant point changé, Mme. S... vînt à Paris consulter le professeur Dubois, qui, n'ayant découvert aucun caractère vénérien dans l'état des parties, conseilla un traitement anti-phlogistique.

La malade se livrant à des excès érotiques, ne guérissait pas. Mr. Dubois l'ayant vue une seconde fois, trouva de la tuméfaction au col de

l'utérus, et insista sur les moyens calmans et l'abstinence. Ce dernier conseil fut constamment mis en oubli.

Cette femme, persuadée qu'elle avait été négligée dans une affection vénérienne, insista pour suivre un traitement mercuriel, ce fut sans succès ; l'écoulement jaunâtre continua, ainsi que les douleurs et les tiraillements dans le bassin.

La malade ayant vécu quelque temps d'une manière régulière, les douleurs se calmèrent, et son état s'améliora. A cette époque, elle part pour une ville du Nord, reprend son ancienne manière de vivre, et avec elle, toutes ses douleurs.

MM. Dubois et Dupuytren sont consultés. Pour la déterminer à mettre fin à la vie agitée qu'elle menait, ils l'effrayèrent sur son état à venir. Elle suivit alors fidèlement le traitement ordonné ; sangsues, bains, lavements &c. L'écoulement ne reparut plus qu'aux époques normales, les douleurs cessèrent, l'inflammation de l'utérus cessa également. Deux années après avoir joui d'une bonne santé, cette personne s'est mariée et a eu depuis deux enfans qui ne sont pas nés à terme. Le premier, est né à sept mois, le deuxième à huit.

Réflexions.

Chez cette malade, dit Dugès, l'affection vénérienne était une chimère, qu'en vain on s'efforçait de combattre. L'inflammation chaque jour renaissante était entretenue par l'abus des plaisirs vénériens, et ne pouvait céder qu'à l'influence d'un traitement anti-phlogistique, secondé par un indispensable changement de conduite.

Si l'erreur d'un médecin qui applique mal-à-propos, un traitement qui ne convient pas est condamnable, combien ne doit-on pas s'élever contre cette manie de certains malades, qui veulent à toute force être traités pour un mal qu'ils n'ont pas. Mme. V.... se fit traiter à Lyon, on donna le Rob de Laffecteur, *sans succès*. Après la visite de Mr. Dubois, et malgré l'opinion de ce célèbre praticien, elle suivit un traitement mercuriel, ce fut encore *sans succès*. Mais il était plus facile à la malade de prendre du mercure que de s'astreindre à un régime, et c'était là sans doute, le secret de sa prédilection pour le mercure. Dans ses conseils, Mr. Dubois insista sur les moyens calmans et sur la continence. Ce dernier conseil fut constamment mis en oubli.

Cette observation nous montre en même temps, quels avantage on retire d'un genre de vie régulière. Les douleurs s'étaient calmées et létat amélioré, par l'absence seule des excitans en touts genres, dont la malade ne savait pas se priver.

VII[me]. OBSERVATION.

SQUIRRHE.

Masqué par des Fleurs Blanches.

Mme. A...., âgée de 22 ans, femme galante, avait subi plusieurs traitements pour fleurs-blanches et blénorrhagie syphilitique, malgré tous les moyens employés, l'écoulement persistait. Lorsqu'elle se présenta à ma consultation, elle m'annonça qu'elle avait un écoulement blanc, qu'elle n'avait *aucune raison* de soupçonner syphilitique, que cet ècoulement lui causait de cuisantes douleurs aux parties externes de la génération; surtout lorsqu'elle avait marché. J'insistai auprès d'elle, sur la nécessité d'une visite, à laquelle elle consentît; mais sans sans l'emploi du *Speculum.* Les parties sexuelles prêsentaient une

rougeur inflammatoire, mais cette sécrétion de l'écoulement blanc, venait d'ailleurs, car la pression des membranes vaginales ne l'augmentait pas. Je demandai à pousser plus loin mon examen, par l'introduction du *Speculum*, la malade s'y refusa, et jugeant, par ses habitudes de vie, qu'il était possible que son mal fut de nature syphilitique, je prescrivis le traitement approprié.

Trois semaines après je revis la malade, elle n'avait pas suivi le traitement que je lui avais prescrit, s'était adressée à un pharmacien, qui lui avait donné un astringent pour des lotions et n'ayant retiré aucun avantage de ces lotions, et laissé de tristes souvenirs à quelques uns de ses amis, elle n'osait plus sortir, craignant leurs reproches ou quelque mauvais traitement. J'insistai de nouveau sur la nécessité d'une exploration par le Spéculum et le toucher, la malade consentît enfin, et je n'eus qu'à m'applaudir d'avoir persisté à vouloir la visiter.

Toute la partie interne du vagin était d'un rouge vif, mais aucune sécrétion n'en provenait. Arrivé jusqu'à la matrice, je découvris que la partie antérieure du museau de tanche, était hypertrophiée, d'un rouge vif, couverte d'une matière blanche qui était adhérente, et qui aurait pu faire croire au premier abord, à une ulcèra-

tion. Une injection emporta ces mucosités purulentes, et je vis alors sortir par l'ouverture de la matrice, une matière puriforme, blanche, épaisse, et très abondante, la partie postérieure du museau de tanche était petite, et comme cachée par l'hypertrophie de la partie antérieure. Je pratiquai le toucher, pour rectifier ou confirmer ce que la vue avait remarqué. Je sentis une tumeur dure, formée par la partie antérieure du museau de tanche, les bords qui formaient l'ouverture de la matrice, étaient déchirés, inégaux, bosselés et douloureux au toucher. La partie postérieure du museau était saine.

Aux différentes questions faites à la malade, elle répondit qu'elle sentait quelque fois des élancements comme des coups d'aiguille, ses règles étaient irrégulières. L'exploration ne donna pas de sang.

Les caractères de cette hypertrophie, se rapportent parfaitement au squirrhe et à l'engorgement inflammatoire, par suite de métrite. L'état de rougeur pourrait faire croire à un engorgement simple, mais l'endurcisssement de la tumeur, ses inégalités, ses bosselures, les douleurs lancinantes qu'elle éprouvait, doivent assez le faire considérer comme un squirrhe.

Comment suivre avec la malade un traitement

méthodique? elle ne pouvait se soigner chez elle, et ne pouvait se résoudre à entrer dans un hopital.

D'après la nature de sa maladie, il n'y avait pas de raison suffisante pour la regarder comme vénérienne, éclairó par l'insuffisance des traitements anti-syphilitiques qu'elle avait subis. J'appris que les personnes qui avaient à se plaindre d'elle, n'avaient pas gardé rancune, parce qu'elles avaient été facilement guéries. En effet, la légère irritation qui avait été communiquée, avait été produite, sans aucun doute, par l'âcreté du liquide sécrété par la matrice, et s'était bornée à quelques boutons. Je ne pus employer avec cette malade qu'un traitement palliatif, dans lequel les moyens de propreté étaint surtout préconisés. Je la mis à l'usage de la salsepareille, de la cigüe.

La malade n'est pas guérie, et ne pourrait l'être qu'en cessant la triste carrière dans laquelle elle use, sa jeunesse, sa santé, une vie enfin qui ne *peut* que lui devenir de plus en plus à charge.

VIIIme. OBSERVATION.

SQUIRRHE.—GUÉRISON.

(Récamier.)

Mme. H...., âgée de 54 ans, a eu une sœur qui est morte à soixante, d'un cancer au sein. Réglée à treize ans, et devenue mère à vingt-sept; elle commença à trente-neuf ans à ressentir des douleurs dans les lombes, les aînes et la région hypogastrique, sans que le toucher fit reconnaître rien dans l'utérus ni ses dépendances. Un régime adoucissant, et des précautions relatives à sa profession lui furent conseillés. A quarante-deux ans, aux souffrances ordinaires, se joignit un flux leucorrhéïque (fleurs-blanches.) habituel et abondant, toujours sans lésion organique sensible au col de l'utérus. Jusqu'à l'âge de quarante-six ans, je mis en usage à l'intérieur et à diverses reprises, de la cigüe, d'abord en substance, et ensuite en extrait, en y joignant des bains sulfureux et des cataplasmes sur le ventre.

En 1819, la malade étant âgée de quarante-six ans, et le flux leucorrhéïque fort augmenté, je reconnus à l'aide du *Speculum*, que l'extré-

mité des lèvres du museau de tanche, était excoriée et portait des fongosités, que la base du col utérin était saine, mais que sa partie supérieure était plus dense que dans son état naturel.

Après avoir fait comprendre à Mme. H..., que l'ablation de sa maladie, était le seul moyen de guérison, j'obtins son consentement pour l'examiner avec Mr. le professeur Dupuytren, qui, s'étant trouvé du même avis que moi, fit l'opération le 13 novembre 1819.

Cette opération fut suivie de la plus forte hémorrhagie que j'aie observé en pareille circonstance. Elle fut arrêtée. Des douleurs et des symptômes inflammatoires s'ètant manifestés, furent appaisés par des moyens appropriés.

Le 30 Novembre une cautérisation fut faite à l'aide du *Speculum.*—Le 4 Décembre une seconde cautérisation. Mme. H.... étant guérie à la fin de Janvier, je lui fis établir un cautère au bras.

J'ai souvent examiné cette personne les années suivantes, et je n'ai jamais rien trouvé qui put faire craindre une récidive.

Le 6 Octobre 1827, *huit ans* après la résection et la cautérisation, il n'y a pas de *flux leucorrhéique*, et l'état est aussi bon qu'on peut le désirer chez une femme de cinquante-quatre ans.

Réflexions.

Voilà deux observations qui montrent les grands avantages de l'examen manuel, et de celui à l'aide du *Speculum.* Dans la première, la position fâcheuse da la malade, qui ne veut point se soumettre à un traitement, et qui d'ailleurs, manque de moyens pour se soigner, laisse peu d'espoir pour son avenir. Dans la seconde observation, nous voyons une opération qui a été compliquée d'une forte hémorrhagie et d'inflammation, être cependant couronnée du plus beau succès. C'est au bout de huit ans que la malade est visitée, et rien n'est changé dans son état. c'est-à-dire que la guérison s'est parfaitement maintenue sans récidive. Que serait-il arrivé, si la malade se fut refusée à l'opération, sans aucun doute, l'ulcération se serait bientôt établie, et au bout de quelques mois, sa carrière eût été terminée au milieu des douleurs les plus cruelles.

CANCER.

ULCÈRE CANCÉREUX.

On a beaucoup trop parlé de la force de la nature. Il est vrai, comme l'a observé le père de la médecine, que la nature a plusieurs moyens pour guérir une maladie, mais faut-il tout laisser à cette force médicatrice dont Hypocrate avait fait la base fondamentale de la médecine? non sans doute. Quel est l'homme le plus étranger à l'art de guérir, qui abandonnerait son enfant attaqué du *croup*, lorsque l'expérience lui aura démontré combien d'enfans on arrache à une mort certaine par le traitement médical? Lorsqu'un squirrhe est formé, faut-il l'abandonner à la nature médicatrice, et attendre qu'il ait passé à l'état d'ulcère, comme cela arrive infailliblement dans les squirrhes des mamelles ou de l'utérus abandonnés à eux-mêmes? Lorsqu'une maladie vénérienne s'est déclarée, faut-il aussi l'abandonner aux forces de la nature, et attendre de ses efforts une guérison qui ne se voit jamais? Dans les temps où cette terrible maladie n'était pas traitée, parceque le remède en était inconnu,

on voyait des individus chassés des villes sous des noms divers, et rôder autour des habitations, pour chercher un pain qu'on leur refusait quelque fois, tant leur approche était repoussant. Qui n'a eu occasion de voir des visages monstrueux, ravagés par des chancres vénériens, inspirant tout à la fois, le mépris et le dégoût? Eh bien, ces monstruosités sont les suites de la négligence, de l'absence de tout traitement, et de l'abandon aux forces de la nature. Un polype doit-il être abandonné à lui-même? faut-il attendre qu'il se détache, comme un fruit arrivé à maturité par la chaleur du jour? Mais quand la gangrène s'empare du polype, quand elle s'étend du polype jusque sur les parties sur lesquelles il est implanté, que devient la force médicatrice de la nature?

Quelques médecins, adoptent exclusivement une espèce de juste milieu peu raisonné, font de l'économie une bascule, et se plaçant au centre, posent alternativement leur pied sur l'un et l'autre côté, comme si les maladies, pouvaient s'équilibrer avec des poids et des mesures, et s'il était toujours possible de temporiser.

Temporiser dans certaines maladies, c'est fouetter des chevaux sur une pente rapide, au lieu de les retenir. Que gagne-t-on en tempo-

risant dans le cancer? Le médecin qui se contente d'assister à la longue et déchirante agonie du malade, et qui attend tout des forces de la nature, est-il bon à quelque chose? ce médecin temporisateur, n'est-il pas comme une cinquième roue à un char?

Admettons, dans les maladies ordinaires et peu graves, cette temporisation, cette médecine expectante, qui accommode si bien la paresse et l'indifférence, mais dans les maladies mortelles, attendre tout des ressources de la nature, c'est demander un miracle. En un mot, temporiser, c'est ne rien faire, et en pareil cas celui qui fera brûler un cierge devant une madonne, sera aussi raisonnable que l'homme de l'art qui attendra tout de la nature.

Je demanderai aux partisans de l'expectation, s'ils ont vu beaucoup d'ulcères syphilitiques ou cancéreux, se cicatriser d'eux-mêmes, par les seules forces de la nature?

Le *cancer* est sans contredit une des maladies qui réclament le plus impérieusement les secours de l'art. L'expectation favorise son développement. Le cancer à ses différents états, est souvent masqué par des *fleurs-blanches* ou écoulement blanc, dont la couleur et la nature, ne présentent rien de particulier qui le fasse distinguer

dès le début. Je ne parle ici que du cancer de la matrice. On a vu précédemment, deux cas de squirrhe produisant les *fleurs-blanches*, je vais rapporter deux observations, dans lesquelles les *fleurs-blanches*, se présentent comme symptôme principal. Dans ces deux observations, l'état avancé du cancer n'a été reconnu par *l'examen manuel*, que lorsqu'il n'était plus au pouvoir de la science de le traiter avec quelque succès.

IXme. OBSERVATION.

Destruction du col utérin.—Cancer ulcéré.

(MALADIES DE L'UTÉRUS)

Une dame qui appartenait à une des premières cours du Nord, avait quitté sa patrie, d'après une consultation de médecins habiles, qui avaient conseillé le séjour prolongé, dans les provinces du midi de la France, pour remédier à des douleurs *rhumatismales*, que n'avaient pu guérir un grand nombre de moyens généraux et locaux

Cette dame, arrivée à Paris, dans les derniers

jours de Juillet 1830, repartît de suite pour l'Allemagne. Cependant elle revînt au mois de Février 1831, avec sa première intention d'essayer les effets du climat de Marseille.

A ce second voyage, elle consulta Mr. Marc, médecin du roi, qui, d'après les détails donnés par la malade, *soupçonna* l'existence de quelque affection de l'utérus. Désirant avoir des renseignements positifs sur l'état des organes génitaux, il engagea la malade, à prendre les avis d'une personne spécialement chargée d'accouchement. Je fus désigné pour faire cet examen, qui eût lieu le dix.

Je vis une dame blonde, d'un très bel embonpoint, ayant la peau très blanche, les yeux bleus, le sclérotique bleuâtre, plus spécialement de l'œil gauche, d'une physionomie ouverte, répondant à toutes mes questions avec beaucoup de vivacité et de gaîté. *Riant de la faiblesse* qu'elle avait de croire à une maladie de la matrice, puisqu'elle ne souffrait pas le moins du monde de cette partie, quoiqu'elle fût sujette à des *pertes blanches fort abondantes*, et qui avaient encore augmenté pendant le cours de ses trois derniers voyages.

Avant de procéder à l'examen, je lui adressai une série de questions d'où résultèrent les renseignements suivans.

Elle vînt au monde au terme de sept mois, elle était si chétive et si délicate, que toute emmaillotée elle pût tenir couchée dans une pantoufle de son père, qui se moquait de sa femme de lui avoir donné un si petit enfant. Elle perdît sa mère d'une maladie de poitrine; son père avait une maladie dartreuse dont il ne pût jamais se débarrasser.

Mme. de B.... fut très difficile à élever jusqu'à l'âge de sept ans; elle était couverte de dartres, et la face seule en était exempte. A cette époque, il se manifesta un *écoulement blanc* par la vulve, qui donnait d'autant plus d'inquiétude, qu'il augmentait chaque jour. On tenta de rappeler artificiellement une irritation vive à la peau, et les *pertes blanches* diminuèrent progressivement jusqu'à quatorze ans que Mme. de B.... fut réglée.

Les dartres cédèrent encore alors à un nouveau traitement, dont la menstruation, régulière dans ses époques, vînt seconder les effets.

A quinze ans, cette dame fut mariée, et en deux années elle eût deux garçons qui vivent et se portent très bien. Le travail de son premier accouchement avait été très long. Cependant elle accoucha sans le secours des instrumens; la délivrance fut laborieuse, on ne put obtenir

les placenta que par lambeaux, après avoir porté la main plusieurs fois dans la matrice.

Depuis cette époque, les *fleurs-blanches* se montraient et disparaissaient alternativement, et toujours accompagnées de douleurs violentes vers les articulations du bassin, mais nullement dans la matrice.

Peu d'années après, (à vingt-un ans), la malade rendait du sang chaque fois qu'elle avait des rapports avec son mari, sans toutefois éprouver aucune douleur.

La position sociale de cette dame, exigeant qu'elle fut souvent en représentation et en costume de cour ; les bras-nus, la poitrine découverte, les vêtemens légers, il lui fallait parcourir ainsi vêtue, de longues galeries froides, et servant de promenade d'hiver, ou de lieu de réception. La malade eût souvent à se plaindre de douleurs dans les articulations des membres ; les *fleurs-blanches* alors augmentaient à tel point, qu'elle était obligée de se garnir de linge comme à l'époque de ses règles, dont l'écoulement ne se fit jamais attendre.

Depuis un mois que la malade séjournait à Paris, les règles avaient été plus abondantes.

Le premier ou le deux Mars, elle fut prise au spectacle, d'une hémorrhagie violente, accompag-

née de l'expulsion d'un corps dur de la grosseur d'une orange, et qui sans doute n'était qu'un caillot.

Quoiqu'il en soit, cet accident fut suivi d'une syncope profonde, dont elle était à peine revenue à son retour dans son hôtel. Le repos au lit, quelque attention dans le régime, remirent la malade dans l'état où nous l'avons fait voir au commencement de cette observation.

En arrivant près de cette dame, j'avais été frappé de *l'odeur répandue* autour d'elle, et que j'attribuais plutôt à une négligence de toilette qu'à toute autre cause, en apprenant que ses règles l'avaient prise le matin même. Aussi ma surprise fut grande, de trouver le col de l'utérus très développé, dur, fendillé à son orifice, dont les bords présentaient une large échancrure, hérissée de pointes saillantes, comme cartillagineuses, et qui conduisait dans le col même de l'organe.

J'avoue qu'il me fallut faire un grand effort sur moi-même, pour donner à ma physionomie une expression qui fut en rapport avec les paroles rassurantes que je croyais devoir adresser à la malade, sans toutefois lui laisser ignorer que son état exigerait des soins, me réservant de faire part de sa fâcheuse situation au docteur Marc, qui possédait sa confiance.

Ferons-nous dépendre cette affection du rhumatisme ou des dartres auxquels cette dame fut sujette? sa constitution originaire, *l'exposition au froid*, n'y auraient elles pas aussi une part active? Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais l'utérus ne fut le siège d'aucune douleur, qu'il n'y eût de pertes de sang que huit jours avant notre examen, quoique, bien certainement, le mal fut déjà bien ancien alors. Il serait même difficile d'en préciser l'origine, vu l'ancienneté des premières dispositions, *manifestées par les fleurs-blanches*. Le travail du premier accouchement, les manœuvres pour opérer la délivrance, ont pu occasionner un engorgement inflammatoire, resté depuis à l'état chronique, et l'émission du sang pendant l'acte vénérien, qui s'est montré dès l'âge de vingt-et-un ans, doit faire présumer qu'à cette époque, la maladie était déjà bien caractérisée.

S'opposer à l'afflux du sang vers l'utérus, soutenir les forces de la malade, entretenir les parties dans un état de propreté, calmer les douleurs utérines qui se sont éveillées par la suite, tel fut le plan suivi par Mr. Marc, jusqu'à l'époque où les parens de cette dame, l'engagèrent à consulter Mr. Nauche, qui donna l'assurance de la guérir. Malgré cette promesse, la malade a succombé aux progrès du mal, dans les derniers

jours du mois d'Avril 1831, environ six mois après mon premier examen.

L'ouverture du corps fit voir tous les organes abdominaux et thoraciques, à l'état sain. L'utérus seul était altéré. Un cancer ulcéré avait entièrement détruit le col de l'utérus, et perforé la cloison recto-vaginale.

Xme. OBSERVATION.

Cancer ulcéré.—Destruction du col utérin.

Le 13 Septembre 1833, Mme. A. J.... se trouvant dans un établissement public qu'elle venait de former, fut prise de si violentes douleurs, qu'elle me fit appeler, pour apporter quelque remède à ses maux. Elle se plaignait de violentes coliques, de douleurs dans les reins et dans les aines. Je fis alors différentes questions sur l'état antérieur de sa santé. Elle m'apprit que, douze ou treize ans auparavant, elle avait eu un accouchement fort laborieux, suivi d'une forte hémorrhagie. Que depuis cette époque, elle avait eu constamment des fausses couches, que

la dernière avait eu lieu il y avait six mois, qu'elle avait été causée par des contrariétés, que l'hémorrhagie avait été supprimée, mais que les *fleurs-blanches* avaient persisté malgré tous les traitements qu'elle avait employés.

La multiplicité des fausses couches, le teint particulier de la malade, les douleurs des lombes, des aines, et la persistance des *fleurs-blanches*, me firent soupçonner une maladie grave de la matrice. J'eus soin de ne pas faire part de mes soupçons à la malade dans cette première visite, et je me contentai, pour calmer les douleurs de lui ordonner un lavement avec de l'eau de mauve et du laudanum, des cataplasmes emolliens sur l'hypogastre, et un demi-bain pour le lendemain.

A ma seconde visite, je fis de plus nombreuses questions, mais la malade se prêtait difficilement à ces questions. Je lui laissai entrevoir mes soupçons sur une affection de l'utérus, elle en fut très mécontente, et me déclara que probablement je ne connaissais pas sa maladie, car disait-elle, elle n'avait que des fleurs-blanches par suite de fausse couche.

Je savais qu'elle avait suivi un traitement pour des *fleurs-blanches*, et puisqu'elles n'étaient pas guéries, j'étais autorisé à croire qu'il y avait

autre chose que ce que voulait faire croire Mme. J....

Au reste, les symptômes qui avaient eveillé mes premiers soupçons, existaient toujours, c'est-à-dire, un poids dans le bassin, des tiraillements aux reins et aux aines, des élancements dans la matrice, des *fleurs-blanches abondantes*, un teint jaune paille, la sclérotique bleuâtre, le pouls petit et vif. Je pris quelques renseignemens du mari, et je fus confirmé dans mes opinions par ce qu'il m'apprît.

Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels la malade prit quelques bains et des injections émollientes. Mes soupçons étant devenus une certitude, j'insistai auprès de Mme. J.... pour qu'elle se soumît à un examen manuel, afin qu'il fût possible de constater le plus ou moins de progrès que pouvait avoir fait la maladie. Le nom de maladie de matrice, suffisait pour exciter la mauvaise humeur de la malade ; lui proposer un examen manuel, c'était l'irriter. Elle s'y refusa positivement, et déclara qu'elle n'y consentirait jamais. Elle employa tous les moyens, pour me persuader que je me trompais sur la nature et le siège de son mal. Dès lors le traitement que je dus employer, ne pouvait être que palliatif. Je me bornai à lui ordonner des bains

de siège, des injections, des lavements émollients avec quelques gouttes de laudanum. Ces simples médicaments calmèrent la maladie durant les premiers jours, mais bientôt il devinrent insuffisans. Quand le laudanum commença à s'user, j'employai l'extrait de laitue, la cigüe, et toujours les bains de siège.

Mme. J.... aurait pu retirer les plus grands avantages de ce traitement simple, s'il avait été secondé par un régime approprié, par le repos et le calme de l'esprit et du corps. Il fut impossible d'obtenir le moindre changement dans les habitudes de Mme. J.... Elle passait des nuits fréquemment, recevait ou visitait ses amis, comme si son état de santé eût été des meilleurs. Mais ce qu'elle avait le plus à cœur de cacher, c'est qu'elle eût une maladie de la matrice. Interrogée sur son état, elle répondait, qu'elle avait une gastrite ou une maladie du foie. Si cette retenue n'eût été mise en usage qu'avec le public, il n'y aurait rien eu à dire, mais à son médecin même, elle s'efforçait d'imposer son opinion, et de cacher le mal qui la minait sourdement.

Les *fleurs-blanches* continuaient, elles étaient même fétides, et ce n'était qu'avec le plus grand soin et la plus minutieuse propreté, qu'elle parvenait à dissimuler son état.

Elle eût fréquemment des pertes de sang, *de caillots,* mais elle n'en parlait que vaguement et pas toujours. Dans la dernière quinzaine de sa maladie, elle voulait aller à Paris, je l'en dissuadai, lui représentant qu'elle ne pourrait supporter les fatigues du voyage, et qu'elle courrait le risque de rester dans une auberge de village.

Cependant le mal faisait des progrès, la malade ne cessait d'accuser des douleurs aux aines et aux reins, quelques sangsues furent ordonnées pour être placées dans les aines; elles saignèrent peu, et ne furent que d'un faible soulagement, une autre fois, (dès le mois de Septembre) des sangsues avaient été ordonnées pour arrêter l'hémorrhagie de l'utérus, mais elles avaient été placées mal-à-propos sur les cuisses.

Tous les moyens employés jusqu'au huitième jour avant la mort, avaient calmé les douleurs, et c'était le seul effet que je recherchais, la malade s'étant toujours obstinée à refuser tout examen manuel. Le quatorze Novembre, Mme J.... me fit appeler dans la nuit, il y avait eu redoublement de douleurs, redoublement de fièvre, élancements, poids dans le bassin, tiraillement dans les aines et dans les reins. La malade disait que tout son corps allait sortir par la vulve. Je fus extrêmement étonné de ce redoublement, dont rien ne pouvait me rendre compte. En

effet, comment supposer que les demi bains, les injections et les potions d'eau de laitue ou de cigüe pussent occasionner un pareil désordre. Les bains, les cataplasmes narcotiques, les injections furent continués. Je cherchai vainement à pénétrer la cause de ce trouble, si prompt et si grand, la malade se refusa à toute explication, et m'assura qu'elle n'avait commis aucune imprudence. Dons la soirée du quatorze, je rencontrai une de ses amies. J'appris d'elle, que le treize, Mme. J.... suivant les conseils d'une espèce de bohémienne, qui avait trouvé dans un jeu de cartes, la vraie maladie et la vraie médication, avait pris un fort purgatif. Selon le conseil de sa matrone, c'était à la bile, que Mme. J.... devait attribuer tout son mal, et un purgatif devait la guérir infailliblement. Tout cela devait se faire à mon insçu, et se fit en effet, mais dès la nuit du treize, Mme. J... éprouva les effets du fatal conseil qui lui avait été donné.

J'ai pu vérifier alors cette proposition, " Que lorsque la diathèse cancéreuse est établie, il suffit de la plus légère irritation pour que le cancer s'exhalte. "

Le quatorze dans la nuit, c'est-à-dire, après avoir suivi d'autres conseils que les miens, les

douleurs de Mme. J.... étaient si vives, si intolérables, qu'elle consentît enfin à permettre un examen auquel elle s'était refusée depuis que je la traitais.

Le toucher pratiqué, je reconnus qne le mal était bien plus avancé que je ne le soupçonnais En effet, le doigt pénétrait dans un large ulcère de la matrice, on ne distinguait ni col de l'utérus, ni museau de tanche, mais on sentait quelques brides molles, qui semblaient diviser l'ulcère. En retirant le doigt, la chambre fut infectée d'une odeur d'une extrême fétidité, qu'il me fut aisé de reconnaître. Dès cet instant, je jugeai la maladie sans remède. Deux mois auparavant, j'avais annoncé au mari, que je croyais à l'existence d'un squirrhe, mais qu'il y aurait peu de ressources, si le squirrhe passait à l'état d'ulcération. Ce moment fatal était arrivé, et tout prouvait que l'ulcération existait depuis longtemps. Il avait fallu que Mme. J.... fut douée d'une santé extrêmement robuste, pour supporter les douleurs qui avaient dû être depuis longtemps son partage. J'appris alors que les *fleurs-blanches* existaient depuis dix-huit mois, qu'elles étaient devenues grises depuis huit à dix mois, et que, depuis cette époque, elles avaient été accompagnées d'une odeur forte et désa-

gréable, dont la malade ne s'était garantie que par une grande propreté.

Je fis connaître au mari toute la vérité quelque pénible qu'elle fût, je ne lui laissai pas d'espoir, et ce fut alors qu'une consultation fut décidée. Le Brt. Sir Astley Cooper, visita la malade. Il reconnut l'ulcération de la matrice, et confirma ce que j'avais d'abord annoncé au mari, et comme désormais, aucun moyen curatif ne pouvait être employé, les calmans furent continués, et l'hydroclorate de morphine fut donné par le conseil de Sir Astley Cooper. D'autres préparations opiacées furent continuées, les douleurs furent calmées.

Le 17, diarrhée, sueurs colliquatives, fièvre très forte par accès, cent vingt pulsations par minute,

Le 18, même état, fièvre persistante, urines rares.

Le 19, sueurs colliquatives, selles involontaires. Prescription de vin de Constance.

Dans la nuit du vingt, la malade se lève, on a la plus grande peine à la remettre au lit. Son amie la trouve glacée, respirant à peine, et ayant perdu conaissance, à quatre heures du matin je suis appelé. La face rouge, la tête brûlante, le front et le reste de la tête ruisselants de sueur'

les extrêmitès glacées et couvertes d'une sueur froide. Dispnée, suffocation, respiration courte. Hoquets assez fréquens. Le pouls à peine sensible aux artères radiales.—Vin de Porto et soda water. Cataplasmes de moutarde aux pieds et aux mollets, vésicatoires.

La chaleur revînt aux extrêmités, le pouls devînt sensible. A cinq heures du matin j'annonçai au mari, que Mme. J.... ne passerait pas la journée. La malade fut encore visitée par l'attendant de Sir Astley Cooper, qui continua le vin et le Soda Water.

A deux heures, Mme. J.... avait cessé de vivre.

L'autopsie fut faite quarante heures après la mort, par l'attendant de Sir Astley Cooper. J'étais présent à cette autopsie, qui était nécessaire pour justifier le diagnostic que j'avais porté de cette maladie, avant qu'il me fût possible de connaître son état précis par l'examen manuel.

L'abdomen distendu par des gaz.

La matrice examinée, a présenté l'état suivant :

Un tiers n'existait pas ; c'est-à-dire que le col et le museau de tanche, avaient été détruits par l'ulcère, les brides senties au toucher étaient détruites. On remarquait une veine hypertro-

pliée, dont l'extrêmité paraissait oblitérée. L'ulcère s'étendait jusque sur le corps de la matrice, les bords de l'ulcère étaient comme de la bouillie. La partie supérieure de la matrice était dure et presque squirrheuse. La membrane interne paraissait récemment enflammée. La partie postérieure du vagin, sur laquelle reposait la matrice, était injectée, d'une teinte brune, et bien près d'un état de destruction. La muqueuse s'enlevait au scalpel. Si la malade avait vécu, une fistule se serait établie.

L'anus était sain dans l'endroit correspondant à la matrice, on remarquait une petite communication dans la partie inférieure, et quelques veines hypertrophiées.

Le foie était décoloré, friable, la vésicule était remplie de calculs.

La rate décolorée et friable, les reins également; ils étaient en quelque sorte atrophiés.

Nous n'avons pas poussé plus loin notre examen, l'état d'ulcération du cancer étant bien constaté, et la matrice étant le seul but de notre recherche. Les pièces anatomiques ont été envoyées à Sir Astley Cooper.

Réflexions.

Il y a dans les deux observations que je viens de citer, une étonnante et triste conformité. La première dame, riait de la crainte d'avoir un cancer, la seconde, ne voulait pas y croire, et voulait imposer son opinion à son médecin. L'une et l'autre avaient eu un accouchement laborieux, suivi de pertes. Des émissions sanguines avaient lieu dans les rapports conjugaux, toutes deux menaient une vie agitée, avaient la poitrine découverte et passaient des nuits, la dernière eût souvent des fausses couches, et chaque *fausse couche* était suivie de fleurs.

Dans les derniers temps, Mme. J.... perdait souvent des caillots, et chez elle comme chez la première dame, l'écoulement devînt fétide. Enfin, après la mort le même symptôme démontra la même affection, car chez ces deux dames, le col de l'utérus était détruit.

Y avait-il pour ces deux dames espoir de guérison? On a dû remarquer que l'une et l'autre avaient été examinées fort tard, que l'ulcération existait, que la diathèse cancéreuse était établie, mais il faut le dire, et le dire tout haut,

la guérison était possible avant l'existence de la diathèse cancéreuse. C'est-à-dire qu'un cancer peut-être guéri à l'état de squirrhe ou d'ulcère, par l'excision ou la cautérisation, mais c'est dès le début qu'il faut traiter la maladie, et ne pas attendre que toutes les fibres du corps soient infectées et disposées au cancer. Il y a des exemples nombreux de guérison de cancer, par l'extirpation, il y en a également par la cautérisation, et je n'hésite pas à dire que si Mme. J.... eût été docile un an auparavant aux soins de son médecin, et eût consenti à laisser connaître son état, sans nul doute, l'opération pouvait être suivie du plus grand succès, surtout avec une constitution aussi forte que la sienne. Mais dira-t-on, comment se fait-il, qu'avec une constitution aussi forte, Mme. J.... ait succombé si rapidement. J'écris à dessein le mot rapidement, pour ceux qui ne croient à une maladie, que lorsque l'individu est perclus sur un lit. Mme. J.... était malade depuis près d'un an au moins. La cachexie cancéreuse, datait à peu près de cette époque ; j'ai vu Mme. J.... six mois avant sa mort, et alors j'ai été frappé de son aspect cancéreux. Quatre mois plus tard quand elle réclama mes soins, je la jugeai incurable, tous mes efforts se bornaient à retarder

autant qu'il était en moi le terme fatal, mais je n'espérais pas voir rétrograder la cachexie, qui une fois établie ne rétrograde plus. 'Elle porte, dit Récamier, le caractère de tenacité des maladies locales qui l'ont produite, et tend constamment à altérer de plus en plus toutes les fonctions.

" Lorsque la cachexie cancéreuse est établie, dit le même auteur, il est ordinaire qu'il se développe des phlegmasies secondaires. " Je suis d'autant plus disposé à adopter cette proposition, que j'avais déjà pensé que la moindre irritation pouvait avoir prise sur une constitution affaiblie par de longues souffrances et des veilles continuelles. J'éloignai dans mon traitement toute espéce d'irritant, et quand, huit jours avant sa mort, il y eût chez la malade un redoublement, je n'aurais jamais pu m'en rendre compte, si son amie ne m'avait avoué qu'elle avait pris un purgatif. Je n'hésite pas un instant à penser que l'administration de ce purgatif fut fatale à la malade, et rapprocha le terme que je m'efforçais d'éloigner, dès ce moment, la fièvre s'empara d'elle et ne la quitta plus.

" Lorsque la cachexie est confimée, dit Récamier, dans son ouvrage sur le cancer, il se développe des phlegmasies secondaires dans les

parties voisines ou éloignées du siège du mal. Ces phénomènes, ainsi que la fièvre qui s'y joint, sont les avant-coureurs de l'agonie, quelque vigueur et quelqu' embonpoint qu'ait conservé la malade jusque là. J'ai vu ces phlegmasies et ces fièvres secondaires, annoncer la mort de personnes qui avaient au sein des tumeurs cancéreuses non ulcérées très volumineuses, et qui conservaient encore tous les attributs extérieurs de la force, avec un grand embonpoint. Elles pouvaient encore sortir et se promener, mais avec un sentiment profond de faiblesse; leur teint était jaunâtre et plombé, les douleurs étaient lancinantes, avec insomnie; enfin arrivait une époque où la dispnée commençait ou augmentait, avec plus ou moins de fièvre. Rien n'a pu enrayer les accidens, et en très peu de jours les forces se sont éteintes. "

Le repos de l'esprit et du corps, l'absence de toute excitation, les sédatifs généraux employés étaient évidemment utiles à l'état de la dernière malade, mais ces circonstance n'étaient pas faciles à obtenir. Je terminerai ces réflexions par une proposition qui est toute pratique, c'est que lorsque la maladie est avancée, la mort des personnes cancéreuses, est presque toujours imprévue, au milieu des accidens dispnéïques et lypothymiques dont on s'occupe.

Je ferai remarquer enfin, que la malade de la dixième observation, n'accusa jamais que des fleurs-blanches, non-seulement elle ne voulait pas croire à une maladie de l'utérus qui pût les produire, mais elle s'efforçait d'imposer son opinion à d'autres. Peut-on supposer maintenant qu'il était possible à un médecin qui la traitait pour des fleurs-blanches, de la guérir ou de la soulager? je ne le pense pas.

Les fleurs-blanches n'étant dans cette circonstance, que du *pus* provenant de l'ulcération du cancer, ces fleurs ne pouvaient disparaître qu'en détruisant la cause qui les produisaient, je veux dire le cancer. Quel est le médecin qui s'occuperait à traiter le *pus* qui découle d'une plaie et qui négligerait la plaie qui le produit?

Il est si rare de rencontrer les ulcérations de la matrice à leur naissance, que l'on rend un service à la science en donnant l'histoire des cas qui ont eu pour témoins les médecins les plus distingués de Paris. Cette réflexion pleine de justesse et de vérité, m'engage à donner deux observations dont l'utilité sera sentie. L'une appartient à l'ouvrage des *Maladies de l'utérus*, l'autre m'est personnelle.

XIme. OBSERVATION.

Ulcération commençante.—Hérédité.

Madame la marquise de F..., âgée de 25 ans, d'une constitution nerveuse et fort délicate, à sclérotique bleue, habitant ordinairement dans une des villes de la Vendée un hôtel extrêmement humide, était venue à Paris en 1828, voir sa mère affectée d'un ulcère cancéreux de l'utérus.

Cette jeune dame éprouvant des symptômes analogues à ceux qu'avait éprouvés sa mère, commença à s'inquiéter de son état. Elle fit appeler le docteur *Marchand*, qui l'engagea à prendre mon avis.

J'appris de cette dame qu'elle s'était mariée à vingt ans,, qu'elle avait eu un enfant à terme, dont elle avait accouché à l'aide du forceps, qu'elle fut prise peu de jours aprè d'une péritonite très intense, dont cependant elle se rétablit ; que depuis cette époque, elle avait toujours ressenti des douleurs plus ou moins vives, dans les régions inférieures de l'abdomen, ; qu'elle avait enfin subi plusieurs avortements successifs à deux et deux mois et demi de grossesse.

Madame de F.... se plaignait de tiraillements dans la région de l'aîne gauche, d'une sensation de pesanteur vers la partie inférieure de l'abdomen, d'un dérangement dans le cours et la durée des règles, de fleurs-blanches ; plusieurs fois l'acte conjugal avait été accompagné ou suivi d'écoulement de sang.

Examinée avec le Speculum.... on voyait une large excoriation sur le museau de tanche qui était du donble de son volume ordinaire et d'un brun foncé, les bords de l'orifice étaient ulcérés et présentaient des découpures d'un rouge vif ; l'excrétion leucorrhéïque (fleurs-blanches) était d'un blanc jaunâtre, et provenait de l'intérieur du col.

On prescrivit les injections émollientes et narcotiques, les lavements de même nature, les demi-bains ; applications de sangsues plusieurs fois répétées.

La malade n'ayant rien changé à son régime et à sa manière de vivre, obligée par sa position sociale, à faire des visites et à en recevoir, à donner des soirées, et par conséquent à être très légèrement vêtue du corps et des pieds, astreinte à se coucher fort tard, à passer les soirées dans un état d'excitation continuelle, n'éprouva que fort peu de soulagement de ces remèdes, appliqués d'ailleurs avec négligence.

Mme. de F.... consulta successivement Mr Désormaux, Mr. Lisfranc, et après avoir suivi le traitement de ces deux praticiens, elle s'en trouva fort soulagée.

Mme. de F.... quitta Paris, sa santé étant très améliorée sous tous les rapports. Elle fut rassurée sur les craintes qu'elle avait eu jusqu'alors d'être atteinte de la maladie cruelle à laquelle sa mère venait de succomber.

Un dernier examen avait montré le museau de tanche légèrement rosé, parsemé de petits points rouges ; le bord de l'orifice plus lisse et plus rentrant, l'écoulement leucorrhéïque d'aspect crémeux, et très modéré dans sa quantité. Lorsque cette jeune dame quitta Paris, elle n'était point guérie, mais son état était considérablement amélioré. Nous ne partagions pas entièrement sa sécurité dit Mme. Boivin, mais nous ne la croyions pas inévitablement condamnée à une récidive funeste.

XIIme. OBSERVATION.

Lady * * * me fit appeler en Décembre 1832, elle était descendue récemment dans un hôtel de

la place Vendôme. Elle désirait que son nom ne fut point connu, et elle s'était entourée de tout le mystère imaginable. Elle avait perdu depuis peu une de ses amies d'un cancer ulcéré, et s'était imaginée qu'elle était atteinte de la même maladie. Ayant entendu souvent son amie se plaindre d'élancements dans la matrice, de pesanteur dans la partie inférieure de l'abdomen, de tiraillements dans les reins, elle s'était persuadée qu'elle éprouvait les mêmes symptômes. Elle avait depuis quelques mois des fleurs-blanches.

Je proposai à lady * * * de se ssumettre à un examen indispensable. Cette jeune dame s'y attendait, et c'était là le motif du mystère qu'elle employait.

Lady * * était couverte d'un voile très èpais, et il m'était impossible de distinguer les traits de sa figure. Je jugeai de son âge par le son de sa voix, et par les parties du corps qui n'étaient pas voilées. Elle devait avoir de vingt-huit à trente ans. Elle n'avait jamais eu d'enfant, avait été réglée à quinze ans, et souffrait beaucoup à chaque époque menstruelle. Les fleurs n'avaient paru que depuis quelques mois, et elles étaient visqueuses, blanches, ressemblant plutôt à des mucosités. qu'à une sécrétion puriforme.

Le toucher ne me fit rien reconnaître· J'hésitais même à employer le Speculum, mais sachant combien cette dame était inquiète, je crus devoir l'employer afin de la rassurer complètement. L'intérieur du vagin était sain, mais les parties externes de la génération étaient enflammées, et les fleurs dont s'inquiétait cette jeune dame, étaient dues à une irritation de l'orifice de l'urètre.

Quelques bains et des lotions émollientes furent prescrits. Je rassurai la jeune dame sur son état, et l'engageai à m'appeler de nouveau si elle éprouvait des douleurs bien caractèrisées.

La jeune dame fondît en larmes, je ne la guéris point d'un mal qu'elle n'avait pas, mais je la guéris du mal imaginaire qui la tourmentait jour et nuit, la rendait triste et malheureuse, et qui pouvait à la longue, altérer réellement sa santé.

Une circonstance à peu près semblable s'est présentée à ma pratique à Londres, depuis la mort de la dame qui fait le sujet de la dixième observation. Frappée de cette mort, *subite en apparence*, une jeune dame croyait éprouver les mêmes symptômes du mal auquel Mme J... avait succombé. S'étant soumise à un examen, rien n'a été découvert qui put justifier la moindre inquiétude.

Réflexions.

Si, dans les deux observations précédentes, rien ne justifiait les inquiétudes des malades, il m'est arrivé souvent aussi de trouver chez quelques femmes, un état qui ne justifiait pas leur sécurité. Je pourrais considérablement augmenter mes observations, si je voulais rapporter les faits que j'ai eu occasion de rencontrer dans fort peu de temps.

On voit dans la précaution de la marquise de F.... les effets d'un traitement appliqué de bonne heure. Le parti qu'elle prit n'était-il pas le meilleur? Ne valait-il pas mieux, ainsi que la dame anglaise qui s'entourait de tant de mystère, être rassurée sur son état, plutôt que de rester en proie aux plus cruelles inquiétudes? le mystère dont elle s'entourait, ce voile dont elle se couvrait, était un moyen terme, qui conciliait ce qu'elle devait à la pudeur avec ce qu'elle devait à sa santé. Quel est le médecin qui chercherait à combattre ce sentiment de délicatesse chez une femme? Il faut l'avouer, pareil examen doit être toujours pénible, mais pousser la décence jusqu'à compromettre sa vie, est presque un

acte de folie. A qui découvrira-t-on ses plaies, si ce n'est à l'homme de l'art qui peut les guérir. Le médecin dans une circonstance semblable, s'efforcera d'adoucir ce que cet examen a de pénible, il nè le prolongera pas, et loin de vouloir diminuer par des paroles d'indifférence ou de cynisme, le noble sentiment de la pudeur qui pare si bien la beauté, il avouera sans détour, que ce n'est qu'à regret qu'il a recours à un examen indispensable. La pudeur est le plus bel ornement du sexe, les femmes les plus malheureuses, les plus abandonnées en conservent encore lorsqu'elles n'ont plus le droit de s'en parer, et l'on voudrait qu'une femme honnête se livrât de prime-abord à un examen qui doit révolter toutes ses opinions, toutes ses idées, tous les principes d'éducation qu'elle a reçus!! On le voit, je fais la part de ce que peut éprouver une femme à la proposition d'un examen qui choque tous ses sentiments, mais aussi, lorsque je crois cet examen indispensable, lorsqu'il est nécessaire pour arracher une femme à une longue agonie et à des douleurs déchirantes, je n'hésite pas à le réclamer.

XIIIme. OBSERVATION.

Fleurs-blanches probablement syphilitiques.

(Dugès.)

Mme. P ... âgée de 34 ans, d'un tempérament lymphatique et nerveux, avait été menstruée à treize ans. Mariée pendant quelques années, elle eût de violents chagrins, et tomba dans un état de misère tel que souvent, et pendant assez long-tems, elle se vit privée des aliments de première nécessité. Veuve, sans enfans, sa famille vint à son secours, et dès lors comme avant son mariage, elle vêcut dans l'aisance. Cependant il lui restait une susceptibilité nerveuse que la moindre des causes exaspérait. Elle devint sujette à des attaques de nerfs très violentes et à des pincements de cœur. Dans ce cas, elle éprouvait encore une sensation de douleur brulante, qui s'étendait depuis le côté gauche de la poitrine jusque dans le bassin. A cet état se joignait depuis quelque temps du dérangement dans les époques menstruelles. L'écoulement avait lieu tous les quinze jours, et plus abondamment que d'ordinaire; dans l'intervalle la malade était fatiguée par des *fleurs* qui l'obligeaien quelques fois à se garnir de linges

Entrée à la maison de santé le sept avril 1823 les renseignemens qu'on venait d'obtenire de la malade, et la nature de l'écoulement paraissant suspects, on dirigea les questions sur sa manière de vivre et ses habitudes. Elle vivait seule, disait-elle, et à l'abri de toute espèce de danger. Mr. Duméril attaqua l'affection histérique qui se manifestait par les symptômes décrits plus haut. Quinze jours se passèrent ainsi, sans autre aveu de la part de la malade, et sans aucune amélioration de son état; pressée par mes questions, elle finit par m'avouer qu'elle s'était livrée depuis environ une année à des excès vénériens de différens genres, et qu'elle ignorait sa véritable situation. Il était possible que l'homme avec lequel elle vivait eût compromis sa santé.

On la mit de suite à un traitement mercuriel. Le 23 avril les *fleurs* avaient cessé de paraître. le traitement continue jusqu'au 29 que la malade s'absente pour affaires. On reprend ensuite les pilules, les bains de siège émollients. Un mois après Mme. P... n'éprouvait plus aucun symptôme. Nous eûmes occasion de revoir cette malade, un an après sa sortie de la maison, les époques menstruelles s'étaient régularisées, et la santé s'était rétablie.

XIVme. OBSERVATION.

Fleurs-blanches reconnues syphilitiques.

Une femme de trente deux ans, d'une faible constitution, fut réglée à quinze ans après avoir éprouvé de fréquentes hémorrhagies nasales. Elle fut mariée à dix-neuf, et devint en six ans mère de trois enfans sains et vigoureux. S'étant remariée à vingt-sept ans, elle éprouva quelques semaines après son mariage, des fleurs-blanches qui durèrent pendant cinq ans ; ce flux modéré et indolent précédait et suivait la menstruation, et incommodait si peu la malade, qu'elle n'aurait pas songé à réclamer les soins de l'art, si elle n'eût attribué à cette maladie, la stérilité à laquelle elle était condamnée depuis quelques années. Divers moyens furent employés sans succès ; l'écoulement ayant ensuite beaucoup augmenté, on eût recours à de nouveaux médicaments administrés avec peu de méthode. Les fleurs blanches devinrent continuelles, et n'étaient suspendues que pendant la menstruation ; la matière de l'écoulement était muqueuse, son âcreté ne produisait de la chaleur et du prurit

que par intervalle. On employa successivement les purgatifs et les diaphorhétiques ; *les derniers eurent quelque succès ;* néanmoins les menstrues étaient toujours irrégulières, la malade ne prenait ni force ni embonpoint. Il se manifesta des pesanteurs dans les jambes, un exanthême d'un caractère douteux entre les épaules, des douleurs dans les membres qui augmentaient pendant la nuit. Ces symptômes firent soupçonner une maladie vénérienne dont la malade ne se doutait pas. On la mit à l'usage des bains, des sudorifiques et du mercure doux, qui la soulagèrent d'une manière notable; mais au bout d'un mois, la leucorrhée reparut avec une nouvelle intensité. Ce fut alors qu'on découvrit enfin la cause du mal, dans une gonorrhée vénérienne fort ancienne, que le mari de la dame avait contractée un an avant son mariage. Ce dernier avait par intervalles un écoulement urêtral, tantôt blanc tantôt jaune, mais peu abondant et sans douleur, accompagné parfois d'angines fugaces et de douleurs nocturnes très violentes, mais passagères. Ces particularités bien connues, le mari et la femme furent soumis à un traitement syphilitique convenable qui les guérit radicalement. Un an après la dame devint mère d'un enfant bien portant.

Réflexions.

Que de choses remarquables dans cette belle observation que nous a conservé Trenka ! Que de remèdes, de souffrances et d'incommodités désagréables, n'auraient pas épargné à cette malheureuse femme un simple aveu de son mari, ou la recherche du médecin pour découvrir une maladie aussi rebelle, masquée sous l'apparence de *fleurs-blanches* ! !

La grande difficulté, l'impossibilité même d'établir les caractères différentiels d'un écoulement vénérien et d'un écoulement de fleurs-blanches, me conduit naturellement à une grande question que la science n'a pas encore résolue. Est-il possible de distinguer un écoulement leucorrhéïque, d'un écoulement syphilitique ? Le produit de ce dernier a-t-il chez la femme, comme l'ont prétendu plusieurs auteurs, une couleur, une odeur, une densité particulières et absolument différentes des fleurs-blanches ? Malgré l'opinion de Baglivi, je n'hésite pas à me décider pour la négative. " *Ne succedant incommoda*, dit ce célèbre auteur, *dabo signum infallibile tales morbos ad invicem distinguendi.*

Pete a muliere an superveniente menstruo sanguinis fluxu perseverat quoque eodem tempore fluor ille albæ materiæ: si dicat quod sic, significato eidem quod morbus a quo divexatur, sit gonorrhæa gallica. Si vero durante menstruatione, fluor albus evanescat, et eodem finitâ, denuo regrediatur, pro cesto habeas mulierem fluore albo uterino laborare. Cœtera signa fallunt, hoc vero constans est, et mulierum dolum aperte deludit." (Prax. med. lib. II chap. 8)

L'autorité de Baglivi a beaucoup moins de poids qu'elle en eût autrefois. Le professeur Cullerier a laissé cette question indécise, Pinel et Bricheteau l'ont imité dans le grand dictionnaire des sciences médicales. Rien n'a paru pour dissiper le doute dans lequel ils sont restés. Cependant, quand on médite attentivement sur ce point important de pratique médicale, on ne peut s'empêcher de blâmer la légèreté des médecins qui, à la moindre apparence d'écoulement après qu'une femme a eu des rapports avec un homme, n'hésitent pas à le regarder comme syphilitique.

Comment distinguer dit le Dr. Ricord, des choses absolument semblables quant aux formes, et qui diffèrent que par leur essence *insaisissable*. Ce n'est ni le siège précis de l'affection, ni

l'aspect de l'écoulement, ni même les altérations des tissus, qui pourront faire distinguer la leucorrhée de la blénorrhagie simple ; le seûl signe différentiel possible dans quelques cas pourrait se tirer de la connoissance des causes. Mais le plus souvent, le peu de confiance que l'on a dans les rapports des malades qui se trompent ou qui veulent tromper, détruit en grande partie la valeur des signes dits commémoratifs.

N'a-t-on pas un exemple du peu de valeur des signes commémoratifs, et de l'opinion des malades dans les observations citées. La femme qui fait le sujet de la sixième observation ne s'est-elle pas efforcée de faîre croire à une affection syphilitique qu'elle n'avait pas. Celle de la treizième observation n'a-t-elle pas laissé croire pendant un certain temps qu'elle ne s'était jamais exposée à contracter une affection vénérienne.

On a demandé à la chimie des caractères différentiels, mais l'analyse chimique n'a rien appris qui put servir de guide au médecin, même dans un cas de médecine légale ; peut-être aura-t-on trouvé quelque caractère particulier par les réactifs? non, car voici le tableau comparatif des expériences chimiques faites par Orfila sur l'écoulement syphilitique, et l'écoulement leu-

corrhéïque; que le lecteur juge alors de l'embarras du médecin.

Fluide Syphilitique.	*Fluide Leucorrhéique.*
Taches ordinairement verdâtres ou jaunâtres, quelquefois à peine apparentes, rudes au toucher, inodores, ne devenant pas jaunes par la chaleur.	Taches absolument semblables, moins colorées, rudes au toucher, inodores, ne devenant pas jaunes par la chaleur.
Le linge trempé dans l'eau froide s'humecte partout, se décolore, se décompose.	Mêmes caractères.
Le linge filtré et évaporé à un feu doux est alkalin.	Mêmes propriétés.
Il n'a pas l'aspect gommeux, donne un coagulum albumineux abondant, évaporé à siccité, laisse un résidu d'un blanc jaunâtre, opaque, grumeleux.	Mêmes propriétés.
La dissolution précipite en blanc, comme celle qui contient du sperme, lors qu'elle est traitée par les mêmes réactifs.	Mêmes propriétés que ceux fournis par le fluide blénorrhagique, mais moins abondant.

Ainsi l'analyse chimique faite par les plus savans chymistes, n'a rien appris qui put servir de signe différentiel au médecin. Il est donc réduit à s'en tenir le plus souvent aux aveux des malades, sans qu'il lui soit possible de vérifier la véracité de ces aveux.

Je me rappèle en écrivant, une observation semi-comique que je vais citer ; elle pourra aider dans quelques cas douteux, à faire connaître quelquefois d'une manière certaine, la nature de l'écoulement dont une femme est affectée.

XVme. OBSERVATION.

Ecoulement syphilitique caché par la malade et donné pour Fleurs-blanches.

Mme. la comtesse de * * * mariée à seize ans, divorcée à vingt pour *incompatibilité d'humeur*. Après avoir vécu d'une manière assez peu régulière de vingt jusqu'à trente, ayant réussi à se fermer la porte de tous les honnètes gens, la jeune comtesse vînt à Londres, afin disait-elle

de réparer le mauvais état de ses affaires. Avant de quitter Paris, elle annonça qu'elle avait les meilleures introductions pour l'aristocatie de Londres, la seule classe qu'elle pouvait voir, et à laquelle elle appartenait. Voulant jouir du coup-d'œil de la Tamise, elle s'embarqua à Calais pour Londres, et sût pendant le trajet inspirer de l'intérêt à un capitaine anglais qui fesait la traversée en même temps qu'elle. Ce capitaine était convalescent d'une attaque de choléra dont il ne s'était rétabli qu'au bout de quinze mois,

Fatiguée par le voyage, la jeune comtesse me fit appeler.

Elle m'avoua quelle avait des fleurs-blanches, et elle pensait que c'était la fatigue de la traversée qui les avait causées. Je fis toutes les questions possibles, en conservant toutes fois les égards que l'on doit toujours à une femme. Elle m'assura qu'il y avait sept ans qu'elle avait quitté son mari, et que depuis lors elle avait vécu dans la plus complète continence. J'eus peine à croire à cette sagesse virginale, d'autant plus que sa réputation n'était pas en rapport avec ce qu'elle disait de sa continence de sept ans. Mais, assurait la comtesse, elle n'avait de fleurs que depuis la traversée de Calais à

Londres, c'était l'air, la température ou l'eau de la mer qui en était cause, soupçonner autre chose eût été l'injurier.

Je suivis le seul parti à prendre en pareil cas, je me laissai convaincre et j'ordonnai à la malade de se couvrir de flanelle, de ne point boire de bière, et de faire quelques injections émollientes.

Je perdis de vue pendant quelques jours la comtesse qui courait de Windsor à Epsom, d'Epsom à Ascot, et je conclus que probablement elle était guérie de son indisposition, et que les courses sur terre lui étaient plus favorables que la traversée sur mer.

Quinze jours après ma première visite à la comtesse, je vis entrer à l'heure de ma consultation, un fort bel homme, portant moustaches, il était capitaine. Monsieur, me dit-il, je viens vous demander de me dire en conscience quelle est la nature de mon mal? Je visitai le capitaine. Je reconnus d'abord une blénorrhagie mais malgré ses instances je ne pus de prime-abord lui dire si elle était syphilitique ou non. L'état inflammatoire étant bien prouvé, je lui conseillai un traitement anti-phlogistique, et l'engageai à me revoir si quelque nouveau symptôme apparaissait.

Trois jours après le capitaine revînt, un petit ulcère vénérien s'était formé, et ne pouvant plus douter de son état, je lui déclarai alors qu'il était affecté d'une syphilis.

Je ne saurais rendre l'impression désespérante que lui fit cette annonce. De toutes les maladies imaginables, la syphilis était à ses yeux la plus pénible, il eût préféré dix blessures à l'armée.

Je m'efforçai de le tranquilliser, en lui représentant que le traitement de ces maladies était bien connu, et qu'on les guérissait parfaitement. J'ignorais complétement ses rapports intimes avec la comtesse. J'aurais d'ailleurs cru difficilement à tant de laisser-aller de la part de la dame. Le malade dans son dépit, ne me fit point un mystère du nom de la personne qui l'avait gratifié d'un souvenir, il me nomma la comtesse, et j'eus ainsi connaissance de la nature des *fleurs* qu'avait causé la traversée et qui avait sitôt porté ses fruits.

Je devais la vérité au capitaine, mais j'aurais ménagé cette jeune comtesse, si j'avais pu soupçonner seulement qu'elle fut pour quelque chose dans son affliction, Je ne connus la coupable que lorsqu'il ne m'était plus possible de me rétracter. D'ailleurs, l'ulcère existait, et il n'était

plus tems de pallier un état vénérien aussi palpable. On peut mettre en doute si une blénorrhagie est syphilitique ou non, mais cela ne se peut pas avec un chancre. Comme on le voit, la jeune comtesse n'avait pas été très véridique dans sa confession, et sa continence de sept ans était une fable.

Comment était-il possible de traiter chez cette femme une maladie qu'elle cachait, et comment croire que son écoulement n'était pas antérieur à son voyage et qu'il n'était pas dû à un état vénérien. La comtesse fut obligée de quitter Londres où elle fit plus d'un malheureux.

On voit d'après cette observation quel est l'embarras du médecin, et qu'il serait quelquefois fort avantageux pour lui d'apprendre la vérité. La malade ne fut point traitée à cause de son départ précipité pour Paris. Que devient dans des cas semblables l'importance des signes *commémoratifs?* quelle valeur peut accorder le médecin aux aveux des malades, quand ces aveux sont presque toujours entachés de mensonge?

Mais dira-t-on, quels sont enfin les signes différentiels qui peuvent aider le praticien? J'examinerai cette question dans un chapitre à part.

Les aveux des malades, quand ils sont francs,

véridiques, sans restriction aucune, peuvent être d'un grand intérêt. Souvent il arrive que le malade énumère des circonstances dont il ignore la valeur et l'importance. Dans la treizième observation, on voit l'inutilité des traitements tant que la malade trompe sur sa vie privée, dans la quatorzième, tant que le mari ne parle pas de son état antérieur à son mariage, la femme reste assujettie à une dégoûtante et pénible maladie, dans la quinzième observation, la tromperie de la comtesse tourne à sa honte et à sa ruine. Quand on s'adresse à un médecin, il faut montrer ses plaies telles qu'elles sont, et ne point les faire voir à travers un prisme trompeur. Il n'est pas possible de traiter une maladie les yeux fermés.

Est-il raisonnable de croire une femme syphilitique, parce qu'elle communique des écoulements? Cette question posée par Mr. Ricord, et résolue négativement, a besoin d'être commentée, et je dois après l'exemple que je viens de citer, éclaircir un point aussi important. J'emprunterai à Mr. Ricord lui-même l'observation que je vais citer.

" J'ai vu des femmes, dit cet excellent observateur, qui, ne se croyant pas malades, et partant ne se traitant pas, communiquaient depuis

plusieurs années, une blénorrhagie aux hommes qui avaient pour la première fois des rapports avec elles. Ces femmes examinés au Speculum, avaient toutes quelque chose, soit au vagin, soit au eol de l'utérus; mais ce qui est remarquable, c'est que sans se traiter et sans se guérir, si un homme qui avait contracté une blénorrhagie avec elles, se guérissait, et continuait à avoir des rapports, il finissait par ne plus rien contracter à l'aide d'une sorte *d'acclimatement*, un amant intercurrent arrivait-il, il contractait à son tour la blénorrhagie, guérissait et s'acclimatait comme le premier. Ainsi d'un troisième et d'un quatrième.

XVIme. OBSERVATION.

Fleurs-blanches donnant une blénorrhagie.

Une dame de compagnie dans une maison en Angleterre, vint en France pour se faire traiter. Elle fut reçue dans le service de Mr. Ricord. Le premier homme qui l'avait *vue* avait contracté une blénorrhagie, s'était traité et guéri, et s'était acclimaté, de sorte qu'après cette première blénorrhagie, il n'en fut plus atteint avec cette dame.

Un second eût le même sort, les prémices furent amères ; traité et guéri, il ne contracta plus de blénorrhagie. La dame de compagnie répéta l'expérience jusqu'à cinq fois. Comme on le voit, cette dame aimait les expériences et avait à cœur de les vérifier. Les médecins qu'elle consulta en Angleterre, ayant trouvé les parties génitales externes saines, pouvaient à peine croire à ses rapports. Examinée au Speculum, dit Ricord, je la trouvai affectée d'un catarrhe utérin purulent, et d'ulcérations granulées de toute la surface du col de l'utérus, lésions qui expliquèrent l'énigme, et dont elle guérit très bien à l'aide d'un traitement local, tandis que toutes les médications intérieures et mercurielles avaient échoué.

Réflexions.

Les deux observations que j'ai cité, viennent à l'appui de ce que j'ai écrit en commençant cet essai, que beaucoup de mes confrères voyaient fréquemment des hommes infectés d'ulcères, et d'écoulements, dont toutes-fois les tendres amies n'avouaient que des fleurs.

C'est ici le cas d'examiner si des *fleurs* peuvent donner un ulcère. Non, mais elles peuvent donner un écoulement.

Dans un mémoire lu récemment à l'Académie Royale de Médecine, et qui est dû je crois à Mr. Ricord, on a trouvé que la matière d'une blénorrhagie, lors qu'il n'y a pas de chancres, inoculée à l'aide de la lancette, n'a jamais rien produit, tandis que la matière prise à la surface d'un chancre a constamment donné une pustule caractéristique. D'après ce fait, l'auteur a conclu qu'il n'y avait pas de blénorrhagie virulente qui pût donner lieu à un chancre, à moins qu'elle ne fût compliquée de chancre et que par conséquent, toutes les fois qu'une femme avait communiqué un chancre à un homme, elle devait elle même en être affectée, ou renfermer dans les organes de la matière d'ulcère distincte de son écoulement.

D'après ce fait que l'ulcère syphilitique, engendre l'ulcère, je suis autorisé à conclure que la chaste comtesse était affectée de chancres, outre son écoulement qu'elle appelait *fleurs*.

Quand à la blénorrhagie, on vient de voir par l'observation de la dame de compagnie qui fesait ses expériences en conscience, et qui en tenait compte, qu'il suffit d'avoir des fleurs-blanches pour la communiquer. Tous les auteurs admettent d'ailleurs, que la fatigue, l'abus du coït, la malpropreté, les fleurs enfin, peuvent

donner lieu à une blénorrhagie simple.—Que le praticien, se tienne donc pour averti, lors qu'-un homme se présente à lui avec un écoulement, les plus fâcheux résultats peuvent être la suite de sa précipitation. D'abord, il met un homme dans le cas de suspecter la fidèlité et l'honneur de sa compagne; en second lieu, il s'expose à traiter son malade pour un virus vénérien qu'il n'a pas; et comme le mercure est le médicament dont on abuse le plus, il est à craindre pour le malade, que ce métal soit employé dans un cas qui ne demande que du repos, de la diète, et quelques bains. Les écoulements blancs sont très communs, il n'en est pas qui ne puisse donner lieu à une irritation par suite de l'acte conjugal, mais la plupart du temps, cette irritation est simplement inflammatoire, et il n'est pas nécessaire de s'armer de toutes les ressources des officines pour la combattre. Loin de nous l'opinion de Daran et autres, qui assurent que les fleurs-blanches des femmes dépendent toutes du virus vénérien. Une pareille assertion est dépourvue de toute observation, et ne mérite même pas d'être réfutée. Les faits que j'ai déjà cités suffisent d'ailleurs, et montrent assez combien de causes diverses peuvent produire le même effet.

XVIIme. OBSERVATION.

Fleurs-blanches causées par irritation mécanique.

A côté des faits que je viens de citer et qui sont dûs en grande partie à l'inconduite et à l'oubli des principes de morale, je dois placer le tableau des fleurs-blanches causées par des pratiques solitaires et des habitudes honteuses également réprouvées.

Mlle. A..., âgée de 22 ans, fut amenée dans un établissement d'aliénés dont j'étais médecin interne ; ses yeux étaient cernés, sa figure blafarde, amaigrie, sa physionomie triste sa contenance honteuse, elle s'efforçait de se cacher à tous les regards. Une servante lui avait fait contracter dès l'âge le plus tendre, la honteuse habitude des excitations solitaires. La jeune fille avait été réglée de bonne heure, mais elle maigrissait en grandissant, sa santé s'altérait visiblement, et ses facultés intellectuelles se perdaient de jour en jour. Sa mémoire s'était tellement affaiblie qu'elle ne pouvait plus se livrer

à l'étude, et qu'elle était tombée dans un complet abrutissement. C'était enfin dans un état de démence que Mlle. A. était conduite dans un établissement d'aliênés.

Toutes les questions d'usage étant faites, je ne parvins à découvrir d'autre cause de ce triste état, que la honteuse habitude dont ses parens me donnèrent des détails.

Depuis près de deux ans, Mlle. A... était plongée dans une mélancolie dont on ne la retirait qu'avec peine. Les règles étaient irrégulières, peu abondantes, et remplacées ou accompagnées par un écoulement blanc, qui ne la quittait point. Mlle. A... recherchait la solitude, l'obscurité, et souvent elle avait été surprise se livrant à sa dégoûtante passion. Plusieurs moyens avaient été employés mais sans succès ; la perte de sa raison ainsi que de sa santé avait déterminé ses parents à la soumettre à une vigilance continuelle dans un établissement d'aliénés. Je l'observai attentivement pendant les premiers jours qui suivirent son entrée. Elle vivait toujours seule et à l'écart, était indifférente à tout ce qui se passait, levait à peine la tête pour voir ou répondre aux religieuses qui lui parlaient, mais comme ses mains étaient emprisonnées, elle restait immobile ou elle bavait, se

plaisant dans la saleté ; rien de furieux, rien de vif dans ses mouvemens ; lorsqu'elle pouvait porter quelqu'objet à sa bouche, elle y mettait du sable, du plâtre, de l'herbe. Au bout de quelques mois d'un traitement par les bains, la glace sur la tête et la nuque et surtout d'une surveillance active, Mlle. A... revint un peu à elle, elle mit de la propreté, presque de la recherche dans sa mise, on lui donna plus de liberté, et l'on avait les plus belles espérances, lorsque cette liberté lui fut fatale. S'étant livrée de nouveau à sa malheureuse passion son hébêtement revint, ses *fleurs* qui avaient beaucoup diminué reparurent plus abondantes, les bains et la glace furent employés de nouveau, mais le résultat s'est fait long temps attendre. J'ai quitté l'établissement sans avoir vu la guérison de cette jeune fille. Elle rôdait sans cesse dans les recoins de la cour, s'acroupait, cherchait constamment les moyens de se satisfaire et de tromper la vigilance de ses gardes.

Réflexions.

Il y a dans cette observation plusieurs remarques à faire. Certainement ce n'est pas la

leuchorrhée qui est ici la plus saillante et sous ce point de vue, cette observation appartiendrait plutot à un ouvrage sur la folie ; mais pour ne point causer la démence de toutes celles qui se livrent à l'onanisme, la masturbation n'en est pas moins nne cause très commune de leucorrhée chez les femmes, et par cela même cette pratique honteuse n'en est pas moins blâmable. J'accorde que la masturbation n'amène pas à la folie tout ceux qui s'y livrent, mais qui pourrait nier que l'onanisme affaiblit sensiblement la mémoire, et porte son influence sur les facultés intellectuelles? Sur vingt cas de leucorrhée, dit Deslandes, il y en a quinze ou dix-huit au moins qui résultent de l'onanisme ; est-il d'ailleurs difficile de concevoir qu'une excitation continuelle portée sur un organe, doit amener une inflammation non douteuse, que cet état inflammatoire sera d'autant plus difficile à guérir, que la cause qui le produit, l'èntretient tous les jours. L'écoulement leucorrhéïque n'est pas le seul résultat de l'onanisme comme on l'a vu, il y a encore un organe qui souffre beaucoup des excitations génitales contre le vœu de la nature, cet organe est l'estomac. Chez grand nombre d'individus on rencontre cette coïncidence de l'atonie, ou de l'irritation de l'estomac jointe à un écoulemnet leucorrhée.

Le fait que je viens de rapporter, me rappèle plusieurs citations de Fabre qui sont dans le même genre. Le traité de Tissot fourmille de faits semblables. L'observation que je vais rapporter est extraite de *Fabre*.

XVIIIme. OBSERVATION.

Fleurs-blanches par irritation mécanique.

Une jeune femme, mariée depuis cinq ans, n'avait point eu d'enfant; elle avait un écoulement fort abondant de matière verdâtre; elle avait beaucoup maigri; et se plaignait continuellement de mal de tête insupportable, avec des maux d'estomac et de poitrine; ses cheveux, qui étaient les plus beaux qu'on put voir pour la longueur et la quantité, étaient presque tous tombés. Le mari avoua que dans sa jeunesse il avait eu diverses maladies vénériennes; mais que, dès long-tems avant son mariage, il jouissait de la meilleure santé. Malgré cette assertion, les symptômes vénériens me parurent si

caractérisés, dit Fabre, que je n'hésitai point à lui proposer de passer par les remèdes ; les malades qui sont livrés à des tourmens continuels ne contestent point dans ces occasions ; le traitement fut régulier, mais il ne produisit aucun effet salutaire.

Enfin, la malade voyant l'inefficacité des remèdes crut devoir m'avouer que depuis l'âge de quatorze à quinze ans, une femme de chambre l'avait mise dans le goût de se satisfaire elle-même ; qu'elle s'y était livrée avec tant d'excès, que depuis son mariage l'approche de son mari lui avait toujours été indifférente, et qu'elle était quelquefois obligée de quitter la compagnie pour aller contenter sa passion.

Je reconnus alors la véritable cause de sa maladie, et je lui fis si bien observer les conséquences de son mauvais penchant,qu'elle me promit d'y renoncer ; elle me tînt sans doute parole, puisque ses maux se dissipèrent insensiblement et qu'elle recouvra tout l'éclat de sa beauté.

Depuis que ces observations ont dirigé mon attention sur les écoulemens opiniâtres, dit Fabre, j'en ai beaucoup trouvé qui dépendaient de la cause dont il vient d'être question.

Réflexions.

Les affections les plus communes suite ordinaire de cette funeste habitude (l'onanisme), sont, les palpitations, le vertige, la céphalalgie, des tremblemens, des douleurs vagues dans les membres, la faiblesse, l'amaigrissement; la stérilité a été souvent remarquée coïncidant avec un écoulement de fleurs, et persistant autant que durait l'écoulement; la masturbation ne peut qu'entretenir cet état de stérilité en stimulant sans cesse les organes génitaux, et en perpétuant une irritation inflammatoire. L'observation précédente nous montre une femme *stérile* après cinq ans de mariage. Un écoulement abondant, l'amaigrissement, la perte de ses cheveux et de sa beauté furent les résultats de ses plaisirs illicites.

On doit comprendre combien il est difficile à un médecin d'arriver à connaître la cause des fleurs-blanches, quand ces fleurs sont produites par l'onanisme. Il doit être très discret, très délicat, dans toutes ses questions; non-seulement il doit éviter de faire naître des idées qui peuvent être inconnues à une jeune personne,

mais encore il doit éviter de laisser entrevoir des soupçons toujours humilians pour les malades. Il serait plus avantageux sans doute que le médecin fut instruit de la cause du mal, car il pourrait faire connaître les suites de cette fâcheuse habitude, et par le tableau des maladies avoir une salutaire influence sur les jeunes victimes de cette passion. Il ne serait pas nécessaire de charger le tableau ou d'assombrir les couleurs ; une jeune fille est toujours sensible à la perte de sa beauté, et cette perte est certaine. Combien de fois on s'étonne de voir des jeunes personnes dépérir à vue d'œil, se faner, se flétrir, dans l'âge où elles seraient les plus brillantes, les plus fraîches, les plus séduisantes ! A vingt ans, une jeune fille est quelquefois vieille quand la funeste habitude des plaisirs solitaires a corrompu sa belle constitution. Son teint est terreux, blafard, ses yeux, ordinairement si vifs et brillans, sont désormais sans éclat, sans vigueur, un cercle noirâtre les cerne et les dépare, les cheveux tombent, le corps entier languit, tous les mouvemens sont lents, les forces sont moindres et l'irritabilité est extrême.

Rien ne rend plus excitable que les plaisirs solitaires ; ils *énervent* l'individu et lui donnent un dégoût pour tout ce qui aurait fait dans d'au-

tres tems son bonheur. La jeune fille a plus à perdre que l'homme, car sa beauté lui est nécessaire ; avec l'onan sme, l'existence des *fleurs*, elle devient stérile et incapable de remplir les douces lois de la maternité ; languissante et maladive, elle perd toutes les chances de s'associer au sort d'un homme et de remplir les devoirs d'épouse, elle s'expose enfin à mener une vie triste, inutile, à vieillir avant l'âge, et à traîner péniblement une existence qu'elle aura elle-même grevée d'infirmités.

Quand les fleurs-blanches sont produites par l'onanisme, le premier et le plus efficace de tous les médicamens, c'est de s'abstenir de toute excitation génitale, un régime convenable et de l'exercice suffisent pour rappeler la santé et le brillant de la jeunesse.

XIXme. OBSERVATION.

Gastrite produisant une Leucorrhée.

Mlle. * * *, âgée de 25 ans, habite Londres depuis deux ans, est sujette à des tiraillements

d'estomac continuels. Elle éprouve souvent le besoin de manger, et lorsque les alimens sont ingérés dans l'estomac, la digestion ne se fait qu'avec la plus grande peine. Elle se plaint souvent de gonflemens, des rapports de flattuosités. Elle a maigri considérablement depuis son séjour à Londres, et elle attribue cet amaigrissement à la présence des fleurs-blanches. Ces pertes blanches sont abondantes, et les règles au contraire sont irrégulières et très peu abondantes. Interrogée sur sa nourriture et son genre de vie, j'appris d'elle que vivant dans une maison anglaise, les alimens étaient fortement épicés, qu'elle avait pris en dégoût la cuisine anglaise, et qu'elle fesait plusieurs fois du café pour prendre dans ses repas, de sorte, disait-elle, qu'elle ne vivait que de café. Avec des circonstances aussi tranchées, je n'hésitai pas à considérer la leucorrhée comme un effet et la gastrite chronique que la malade avait contractée, par les alimens de haut goût et par l'abus du café. Aucun moyen empirique ne fut employé. Je lui traçai des règles d'hygiène que de lui conseillai fortement de suivre, elle renonça au café, obtînt une nourriture moins irritante, et au bout de deux mois, elle reprenait des couleurs, un peu d'embonpoint, les pertes blanches

avaient cessé, tandis que la menstruation s'était rétablie.

Réflexions.

Quand le médecin est appelé auprès d'une malade, il arrive très souvent qu'il y a coïncidence de gastrite, de gastralgie, de dispepsie, ou de toute autre affection de l'estomac, et de fleurs-blanches, sans qu'il soit possible à la malade de pouvoir aider à reconnaître si la gastrite est consécutive à la leucorrhée, ou si les pertes blanches sont consécutives à l'affection gastrique. Que la gastrite chronique produise la leucorrhée, cela est hors de doute, et l'on doit comprendre qu'en pareil cas, ce ne sont pas les fleurs qu'il faut chercher à supprimer, mais c'est la gastrite qu'il faut guérir. Le grand principe, *détruisez la cause et vous détruisez l'effet*, se représente à chaque instant.

Toutes les causes qui peuvent produire une gastrite, peuvent donc produire consécutivement des fleurs-blanches. Ainsi, une mauvaise nourriture, des boissons mal préparées, les aromates, les excitans, les dérangemens dans les fonctions

digestives, l'abus du thé, du café, pe ent causer des fleurs-blanches par suite de gastrite L'usage de la bierre, pour beaucoup de femmes est suivi de fleurs-blanches. On en trouve de nombreux exemples dans les auteurs. Raulin a consacré plusieurs pages pour prouver que certaines eaux pouvaient produire la leucorrhée. Dolœus dans l'Encyclopédie Médicale, accuse les assaisonnemens, Woodhouse reconnaît qu'en Angleterre, les leucorrhées sont causées principalement, par l'assaisonnement, l'abus du thé et de la bierre.

Les malades que ma pratique m'a fait observer en plus grand nombre, devaient accuser principalement, la variation extrême de température du climat anglais. Je pourrais en citer de nombreux exemples, je me bornerai à un seul.

XXme. OBSERVATION.

Leucorrhée causée par le changement de climat.

Une jeune dame qui vient depuis plusieurs années à Londres pendant la saison, était cons-

tamment sujette à des fleurs-blanches dès son arrivée en Angleterre. Ayant réclamé mes avis, je crus reconnaître après des questions très variées et nombreuses, que les fleurs-blanches étaient dues chez elle à l'absence de transpiration sous les bras ; transpiration qui lui était ordinaire, lorsqu'elle était en France. Cette jeune dame ne s'étant pas soumise dans ses différens voyages à l'application immédiate de la flanelle sur la peau, je lui ai conseillé d'en faire usage. Une transpiration insensible s'est établie sur différentes parties du corps, elle a reparu sous les bras, et cette personne est délivrée de ses fleurs.

J'ai rencontré une autre dame, chez qui les fleurs-blanches étaient causées par la suppression d'une transpiration aux pieds.

Réflexions.

On ne saurait méconnaître l'action du climat sur l'homme. L'étude des climats ne devrait pas être le partage des médecins, mais tout homme lettré devrait posséder des connaissan-

ces hygièniques suffisantes pour se tenir de lui-même dans un état de température égal. Rien de plus simple que de se couvrir davantage dans les lieux humides ou froids, et cependant cela ne se fait pas. Les femmes surtout montrent à cet égard une négligence qui leur est toujours funeste. Les bals, les concerts, les spectacles, où elles se présentent légèrement vêtues, sont des causes fréquentes de leucorrhée.

Toutes les fois qu'une femme se trouve dans une température plus haute ou plus basse que celle dans laquelle elle vit habituellement, elle doit se faire une température factice, qui se rapproche de celle dans laquelle sa santé n'éprouve pas de dérangement.

La transpiration cutanée ne peut être arrêtée impunément. Lorsque les fonctions de la peau sont ralenties, celles des membranes prennent une plus grande activité. L'expérience de tous les jours prouve que dans les lieux où les fonctions cutanées sont peu actives, les catarrhes, les leucorrhées se rencontrent fréquemment. En Angleterre, en Hollande, en Belgique et en France dans les provinces où se trouvent des terrains marécageux, tel qu'en Bresse, en Sologne, dans les terres d'alluvion du Bordelais, les leucorrhées sont communes, et le plus souvent

elles sont produites par l'humidité qui relâche tous les tissus, les blanchit, et les macère en quelque sorte.

Les fleurs-blanches sont endémiques à Berlin, de même que les autres catarrhes, et elles paraissent dues à la situation de cette ville au milieu des marais, et au croupissement des eaux qui en abreuvent les habitans. Cayenne se trouve dans les mêmes circonstances.

Les fleurs-blanches dues à la suppression de transpiration doivent être regardées comme métastatiques, de même que celles qui pourraient survenir après la suppression de dartres et autres affections herpétiques.

Mon intention n'est pas de suivre avec détail les causes qui produisent les fleurs-blanches. J'ai voulu montrer combien ces causes sont nombreuses et différentes; j'ai voulu que l'on comprit bien qu'il ne peut y avoir de *spécifique* pour les fleurs-blanches, puisqu'elles sont produites par diverses maladies qui réclament divers traitements.

Je n'ai point parlé des fleurs-blanches à la suite de causes morales, et des fleurs-blanches métastatiques, critiques, héréditaires, non que je ne les reconnaisse point, mais parceque j'avais donné assez de développement aux pro-

positions qui doivent résulter de la lecture de cet essai, *que les fleurs-blanches ne sont véritablement qu'un symptôme, qu'il ne faut pas traiter le symptôme, et administrer d'une manière banale les astringens sans discernement et sans méthode; que, lorsque les fleurs indiquent une maladie grave de l'utérus, cette maladie est presque toujours du ressort de la chirurgie; qu'elle réclame alors les moyens les plus énergiques, que toute perte de temps est souvent irréparable, puisque la malade en est la victime; qu'il n'y a point de spécifique dans l'affection appelée fleurs-blanches; que le seul spécifique c'est le discernement qui fait connaître la vraie cause de l'écoulement blanc, et qui indique alors au médecin d'appliquer le remède convenable.*

Résumé des observations citées.

Les médecins, dit Dubouché, traitent aveuglement, la plus grande partie du tems, toutes les maladies qui se rattachent aux parties génitales de la femme. Ces dernières n'apportent aussi que fort peu d'intérêt dans ces occasions à promptement se guérir. Le médecin, dans la crainte d'un refus, élude presque constamment de demander aux femmes de se soumettre à un examen pour les traiter: *la plupart du tems, il ne connaît point leur affection:* aussi les renvoie-t-il le plus souvent en disant *que ce n'est rien*, qu'il n'y a rien à faire. Cependant le danger devient plus éminent; la malade malgré ses souffrances, s'est endormie sur la parole de son médecin qui lui a dit que ce n'était rien. Vient le moment où elle ne peut plus supporter son mal. Regrets superflus, il n'est plus tems de la guérir. Plusieurs observations citées prouvent la justesse de ces réflexions; un résumé simple et succint remettra toutes ces observations en relief et les montrera d'un seul coup-d'œil.

Premiére observation.—Fleurs qui résistent, aux toniques, aux astringens, aux bains de mer, au mercure. Pourquoi faire subir un traitement mercuriel sans avoir des motifs qui y déterminent? La présence d'un écoulement ne suffit pas quand la malade présente des garanties morales.

Le mariage pouvait être troublé par l'existence de cet écoulement, surtout s'il eut produit une légère inflammation.

L'irritation que produit le préservatif est une première punition d'une infraction aux règles de la morale, l'inquiétude et la crainte qu'elle éprouve d'être atteinte d'un affection syphilitique en est la suite ; et l'on ne saurait assez réprouver l'immoralité raisonnée et calculée chez la malade qui fait le sujet de cette observation, on manque de termes pour blâmer la conduite d'une femme qui, sous des dehors réligieux et avec une apparence d'honnêteté, compose avec la morale, la religion et la nature se fait une conscience mixte et trouve, comme dit Molière, des accomodemens avec le ciel. J'ai cité ces deux observations avec l'intention formelle de les flétrir, en même tems avec la pensée de montrer les résultats d'une pratique aussi dégoûtante et aussi coupable.

Dans la quatrième observation, on voit combien les idées préconçues sont dangereuses, combien un malade peut être tourmenté par une erreur de diagnostic, et l'on comprend qu'il est facile dans bien des cas d'avoir le plus beau succès quand on est arrivé à connaître la nature du mal. On voit dans cette observation un des effets de l'abus du mercure.

La cinquième observation nous montre une erreur de diagnostic aussi grande et qui devient plus fatale à la malade.

La sixiéme observation prouve les vains efforts de la médecine, toute les fois qu'elle est employée à contre-sens.

Dans la septième observation, nous trouvons un état particulier de la matrice, qui nous fait connaître la nature véritable de l'écoulement, cette observation sera suivie d'une semblable, dans laquelle on comprendra comment il arrive qu'une femme, qui n'a autre chose que des fleurs blanches peut cependant communiquer un écoulement dans le rapport des sexes.

J'ai cité la huitième observation de guérison de squirrhe, pour montrer l'efficacité d'un traitement convenable et pour qu'on ne se presse pas de regarder comme affligées sans retour les

femmes affectées de squirrhes et d'un commencement de cancer.

La neuvième et la dixième observations nous montrent les fâcheux résultats de l'absence de traitement, car, vers la fin de ces maladies, on ne tente pas de guérir, on s'efforce seulement de calmer les donleurs atroces qui accompagnent le cancer.

La onzième observation présente une ulcération commençante, et indique les avantages d'un traitement appliqué dès le début.

La douzième observation a été placée à la suite par erreur, il n'y a pas dans cette observation d'ulcération commençante; on ne voit chez la malade qui en fait l'objet, qu'une légère inflammation du canal de l'urêtre, mais une fois possédée par la crainte qui la torturait, la malade n'a-t-elle pas eu raison de vouloir connaître son état? N'était elle pas guérie après l'examen, de toutes ses inquiétudes, de ses insomnies; il vaut certes, beaucoup mieux pécher par excès de soin, si c'est là pécher, que de réclamer trop tard les secours de la science.

La treizième observation est due à M. Dugès. On voit la difficulté de distinguer la nature d'un écoulement, et l'inéfficacité des moyens employés

à le combattre tant que cet écoulement n'est pas bien connu.

La quatorzième observation est de la même nature. On ne saurait assez insister sur l'importance d'une distinction sans laquelle la guérison devient impossible.

La quinzième observation a été donnée pour montrer combien il est rare que l'on puisse obtenir la vérité de la part des malades ordinairement si intéressées à la cacher..

La seizième observation vient à l'appui de ce que disent souvent des individus qui se présentent avec des écoulemens contractés avec des personnes dont ils *sont sûrs*. En effet, si par ce langage, ils veulent dire que leurs amies n'ont pas de syphilis, ils peuvent avoir raison, car il n'est pas absolument nécessaire d'avoir un écoulement syphilitique pour donner naissance à une blenorrhagie chez un homme. On peut distinguer chez l'homme comme chez la femme divers écoulemens. Il arrive sonvent qu'une blenorrhagie est simplement inflammatoire, et cela explique les contestations des médecins qui prétendent guérir la syphilis par un traitement végétal. Je suis convaincu que presque toujours un traitement végétal n'a guéri que des écoulemens in-

flammatoires. Il m'est arrivé souvent de guérir des blenorrhagies, avec un traitement purement végétal, quelques bains, et des boissons raffraichissantes. Il m'est arrivé aussi de ne traiter ce qu'on nomme une blénorrhagie batarde du gland, qu'avec de l'eau, et de guérir au bout de quatre à cinq jours. Cela ne m'a jamais étonné, parceque j'avais l'attention réveillée sur les écoulemens que peuvent donner les fleurs blanches; mais je me garderais bien de dire, qu'une syphilis est toujours guérie par des moyens aussi simples. Je ne nie pas que la syphilis puisse être guérie par des végétaux sudorifiques simplement; mais je nie qu'on puisse employer ces moyens sudorifiques, dans toutes les circonstances, avec des chances de succès. Je dis d'ailleurs, que c'est uniquement à l'homme de l'art à juger de l'opportunité de tel ou tel médicament selon l'état présent du sujet qui réclame des soins.

La dix-septième et la dix-huitième observations montrent les effets de l'onanisme. Tissot a rendu un grand service à la société, par l'excellent ouvrage qu'il a fait sur ce vice honteux ; mais il serait à désirer que cet ouvrage fort répandu, le fut encore davantage. Les femmes ne sont pas assez averties sur les suites de l'habitude

que la nature, la morale et la raison reprouvent à la fois. Elles ne savent pas assez, qu'outre la perte de leur beauté, de leur fraîcheur, elles sont exposées à la perte la plus pénible pour une femme, celle de tout espoir de devenir mère. La stérilité est souvent le résultat des fleurs blanches, causées par l'onanisme. Si l'on joint à cela, les nombreuses incommodités qui accompagnent l'onanisme, telles que les fleurs blanches, les maux de tête, les maux d'estomac, des reins et des lombes, la faiblesse et l'inervation des individus, la pâleur, le cercle noirâtre autour des yeux. Cette série d'incommodités et de maladies, est une juste compensation du plaisir fugitif et triste que peut donner l'onanisme, plaisir sans but, sans partage, toujours suivi de mécontentement, parcequ'il est suivi de malaise.

J'ai cité la dix-neuvième observation parce qu'elle est une cause commune des fleurs blanches, et que je ne voudrais point laisser penser que je ne vois jamais que des ulcères ou des cancers, comme cause de leucorrhée.

La vingtième observation est sur l'influence des climats dans cette maladie, influence très commune, et qui agit sur des masses, à tel point, que des villes et des provinces entières, sont

soumises à ses effets. J'ai dû terminer les citations, ne voulant point donner des exemples de chaque cause de leucorrhée. Mais dans les vingt observations qui ont été rapportées, il est impossible de ne pas arriver à cette conclusion ; que les fleurs blanches étant produites par diverses maladies, réclament des traitemens divers, et que les spécifiques les plus vantés ne peuvent avoir d'effet que dans quelques cas particuliers ; que ces panacées, sont l'œuvre des charlatans et des empiriques ; que dans la supposition où les fleurs blanches ne seraient produites que par dix causes différentes, un spécifique ne pouvant convenir qu'à une seule, il en résultera qu'il sera donné neuf fois sans succès, et que la guérison sera un heureux hasard, qui sur dix, aura eu neuf chances contraires.

De la Leucorrhée.

La plupart des médecins qui ont écrit sur la leucorrhée, ont pris à tâche de se copier avec une

fidélité désespérante, comme si chacun d'eux ne devait pas étudier la question qu'il traitait, et s'il ne devait écrire que pour transmettre une opinion plus aucienne. Les noms seuls changeaient, l'affection était toujours considérée sous le même point de vue, et la science surchargée de faits mal observés, et plus, mal commentés, ne faisait aucun progrès. Il n'est pas de maladie sur laquelle on ait plus écrit, il n'en est point sur laquelle on ait moins appris. Il me serait aisé de faire un grand étalage d'érudition, en citant les noms des auteurs qui ont écrit sur le même sujet, et en rapportant leurs opinions. Depuis Galien, jusqu'aux premières années de ce siècle, des grands noms ont ajouté quelques pages à l'histoire de la leucorrhée ; mais, soit préocupation de ces auteurs, soit négligence dans le sujet qu'ils traitaient, il n'est pas de partie dans la science médicale à laquelle on puisse appliquer avec plus de raison, le précepte de Bacon, *Scientia, Restauranda ab imis.* Blatin a commencé à débrouiller le tas immense d'observations que les compilateurs avaient amassées, Dubouchet de Romans, éclairé par la médecine physiologique, et par le raisonnement, est entré dans le sentier, dans lequel doivent

marcher des observateurs; mais il est à regretter que cet ouvrage présente un médicament particulier. Pour moi, qui ne préconise rien, parceque je vois l'impossibilité d'en rencontrer un qui puisse être applicable aux variétés *protéiformes* de la leucorrhée, je déclare que je suis le précepte de Chaussier, quand un malade se présente, je trouve le spécifique toutes les fois que j'arrive à connaître la cause qui produit le mal.

L'écoulement anormal des parties génitales de la femme, autre que la menstruation, a pris différens noms. Il a été appelé *fluxus, vel fluor muliebris*, par Hypocrate, *profluvium muliebre*, par Galien, *cursus matricis*, par Avicennes, *distillatio uteri*, par Lœlius à Fonte, *fluxio alba*, par Aretée,—*leucorrhea*, par Trinka,—fleurs blanches, pertes blanches par Raulin,—*menses albi*, par Sylvius, *menstrua alba*, par Sennert, *mennorrhagia alba*, par Cullen, *fluor muliebris* non *gallicus*, par Pitcairn, *gonorrhea notha, inveterata*, par Astruc, *blenorrhagia*, par Zwiedaur, *purgatio muliebris alba*, par Plinius, *alba purgamenta*, par Ludwicq, *cachexia interna*, par Hoffmann, *rheuma uteri, uteri corhiza*, par Dolsens, Charleton, Baillon, Morgagni, &c.

Tous ces noms différens, indiquent le point de vue sous lequel ils ont été envisagés, et tous ne sont que des nuances. Pas une seule dénomination pour montrer que ces différens auteurs ont considéré un écoulement des fluides blancs autrement que comme une sécrétion exagérée des membranes muqueuses, des parties génitales. Aucun nom pour réveiller l'attention sur l'existence d'une plaie à la matrice, telle qu'un ulcère ou un abcés ; aussi l'on peut dire, que la plupart des auteurs n'ont écrit que sur une seule variétée de leucorrhée, celle qui consiste dans une sécrétion de mucosités par les membranes de la génération chez la femme.

Eh bien ! je vais essayer d'ajouter une page a ce qui a été dit ; cette page pourra n'être pas semblable aux autres, mais sur une matière aussi uniformement traitée, le dissentiment peut faire naître un peu de lumière.

La leucorrhée n'est point une maladie, mais le produit d'une maladie. *Je ne reconnais pas de leucorrhée essentielle.* La plus simple consiste dans un écoulement de mucosités des membranes du vagin ou de la matrice. Toutes les fois qu'il y a altération des organes, le nom de leucorrhée ne peut être appliqué, il y a sup-

puration. Cette distinction est importante en ce que la maladie est alors du ressort de la chirurgie, et doit être traitée comme une plaie extérieure.

Tout ce qui peut causer une irritation des parties génitales, peut aussi causer une leucorrhée, c'est-à-dire une augmentation de sécrétion des membranes muqueuses. Cette augmentation de sécrétion peut passer à l'état aigu ou à l'état chronique, en suivant toutes les phâses de l'inflammation.

La leucorrhée est toujours consécutive à une autre affection et en dépend. Un organe malade, peut par sympathie ou par métastase porter son influence sur les organes de la génération. Lorsque les fonctions cutanées sont supprimées, et que les muqueuses sécrétent davantage en vertu de cette loi de balancement reconnue par Bichat, ce n'est plus une leucorrhée qu'on a à traiter, c'est une suppression de transpiration.

Lorsque, vivant dans des lieux humides, malsains, une femme s'étiole et dépérit, et que par suite la leucorrhée s'établit, la leucorrhée n'est plus le produit d'une irritation locale, c'est le résultat de l'affaiblissement de la constitution entière de l'individu. Lorsque par des alimens

malsains, ou insuffisans, l'estomac se trouble dans ses fonctions, digère avec peine, et que la leucorrhée paraît, c'est l'estomac qui est malade et qu'il faut traiter; dans tous les cas que je viens de citer, ce n'est plus une leucorrhée simple, c'est une leucorrhée compliquée. Si l'on poursuit ainsi avec un esprit d'analyse les distinctions à établir, et si l'on abstrait les affections qui compliquent les leucorrhées, on arrivera à reconnaître que cette maladie est rarement simple, et qu'il n'y a que des ignorans ou des mercenaires charlatans qui puissent parler de spécifiques, et se borner à traiter l'écoulement leucorrhéïque, quand cet écoulement n'est que secondaire.

Que signifie le mot de leucorrhée constitutionelle? est-ce-que la cronicité a des bornes? il me paraît aussi déraisonnable d'admettre une leucorrhée constitutionelle, qu'une pâleur constitutionelle, chez les individus qui habitent auprès des marais. Quand on ne fait rien pour guérir une maladie, est-ce une raison pour l'appeler constitutionelle, indiquant par là qu'elle doit désormais faire partie de la vie de l'individu, et qu'elle est inguérissable? les exemples de leucorrhée constitutionelle cités par Blatin, et plus tard par Pinel et Désormaux, sont fort mal choisis. Celui d'Anette Plessis, que tous ceux

qui ont écrit sur la leucorrhée ont copié, est de tous les exemples le moins propre à prouver qu'il y ait des leucorrhées constitutionelles.

Si par fleurs-blanches ou leucorrhée, on ne doit entendre que le produit de la phlegmasie des membranes muqueuses, de l'organe extérieur et de l'intérieur du vagin, sans altération de tissus, mais avec augmentation d'une sécrétion locale, je déclare que le sens du mot leucorrhée est beaucoup trop restreint et que je ne l'entends point ainsi. Si par leucorrhée on veut parler de tout écoulement de liquides de couleurs différentes, autre que le liquide menstruel, quelque soit la cause à laquelle appartienne cet écoulement, je comprends le mot leucorrhée, mais alors je ne le regarde que comme le symptôme d'une affection de l'uterus. J'avoue même que le nom poétique de *fleur*, vaut autant que le nom leucorrhée formé du grec. Personne jusqu'ici ne s'est avisé de donner le nom de maladie à une secrétion purulente. Le fluide leucorrhéïqi est un produit, comme le pus est un produit. Reconnaissez donc des vaginites, des urétrites, des métrites, des polypes, des squirrhse, des ulcères, des cancers, des renversemens de la matrice, des abcès qui pourront avoir pour symptôme commun, un écoulement qu'on nom-

mera leucorrhée. Je traiterais ces différentes maladies, vaginites, métrites, ulcères, abcès, renversemens, &c., mais je ne traiterai pas de maladie qui se nomme leucorrhée, et qui soit essentielle, car je n'en reconnais pas.

La leucorrhée, dans le sens des auteurs, est une abstraction, et en médecine positive, on ne peut pas en admettre, comme aussi il est important de ne pas laisser mal interprêter le langage figuré que les auteurs ont employé trop négligemment.

Ainsi, je le répète à dessein, je ne connais pas une maladie qui puisse porter le nom *propre* de leucorrhée, mais je connais de nombreuses maladies auxquelles ce nom *commun* est applicable. Quand des malades se présenteront à moi, une fois que le nom de leucorrhée aura été prononcé, tout ne sera pas dit, il me restera à rechercher quelle est la cause de cette leucorrhée, quel est l'organe qui produit l'écoulement, quelle est la nature de l'affection de l'organe, je remonterai ainsi des produits aux causes, et comme les causes ne peuvent être des entités métaphisiques, je m'efforcerai de porter l'investigation la plus scrupuleuse sur l'organe matériel qui a souffert une altération dans la nature ou dans ses fonctions.

La leucorrhée n'est qu'un symptôme, ai-je dit déjà ; en effet, l'écoulement de mucosités, indique-t-il autre chose qu'une inflammation des membranes? quand il est purulent, est-il autre chose que le symptôme d'un ulcère ou d'un abcès?

Quand il se lie à une affection gastrique, est-ce autre chose qu'un effet d'un trouble dans la nutrition? s'il est dû à l'humidité des climats et des lieux, n'y a-t-il pas absence d'hématose, si l'écoulement est le produit d'une métastase, d'une suppression cutanée, cet écoulement n'est-il pas toujours secondaire symptomatique? s'il est syphilitique, n'est-ce pas l'indice d'un coït impur? considérer la leucorrhée autrement que comme un symptôme, c'est s'exposer à la traiter fort mal, et c'est marcher dans les voies de l'erreur.

Dans quel dédale de contradictions les auteurs ne se sont-ils pas jettés en adoptant une définition que les faits venaient détruire constamment? la leucorrhée est un écoulement muqueux disent les auteurs. Comment appeler l'écoulement produit par un ulcère de la matrice, celui produit par un renversement de l'utérus, par un polype? aucun nom n'a été donné à ces produits qui sont pris journellement pour des

leucorrhées, et delà les erreurs nombreuses des traitemens appliqués à un mot qui représente dix ou vingt maladies différentes.

Que dirons-nous de ceux qui ont établi une leucorrhée essentielle? Qu'est-ce qu'une leucorrhée essentielle? Qu'est-ce qu'un produit sans cause? Y en a-t-il, peut-il y en avoir? J'avoue pour ma part, qu'avec la meilleure volonté je ne comprends pas les leucorrhées essentielles, et que je n'en ai jamais vu.

Que le nom de leucorrhée soit conservé dans la science comme le nom *commun* propre à exprimer l'existence de tous les écoulemens des organes génitaux de la femme, mais que ce nom n'ait aux yeux des observateurs que la valeur d'un symptôme, telle est la conclusion à laquelle un esprit logique arrivera nécessairement et sans effort.

Siège de la Leucorrhée.

Si l'on considère la leucorrhée comme un écoulement catarrhal simple par suite d'un état d'inflammation fubaigue des membranes, il est

clair que la leucorrhée aura son siège uniquement dans la membrane muqueuse du vagin et de la matrice ; si au contraire, on regarde la leucorrhée comme un écoulement produit par une altération de divers tissus, tel que celui de l'utérus, le siège de la leucorrhée sera aux yeux du praticien, dans tout organe affecté, dont le produit de l'altération aura son issue par les voies de la génération chez la femme. C'est sous ce dernier point de vue que j'ai considéré la leucorrhée.

Il y avait plus de raison qu'on ne l'a cru dabord, dans l'opinion des anciens qui pensaient que différentes parties du corps pouvaient être la source des leucorrhées. Il y avait erreur sans doute, quand ils faisaient partir le fluide leucorrhéique de la tête, ou des poumons, et le faisaient cheminer par des voies que leur imagination seule pouvait créer, jusque dans la matrice et le vagin. Tout porte à croire aujourd'hui qu'ils voulaient parler des leucorrhées métastatiques, ou de ces leucorrhées qui apparaissaient à la suite d'une dartre ou d'un émonctoire supprimé. L'enfance des connaissances anatomiques est une excuse pour ces opinions.

Peut-on admettre que la leucorrhée ou l'écoulement de matières blanchâtres, soit dû uniquement à la sécrétion des membranes muqueuses,

je ne le pense pas. Si l'on s'en rapporte seulement aux remarques des auteurs anciens, on arrive à toute autre conclusion.

Altomarius convient que l'utérus n'est pas toujours le lieu où s'engendre la matière de l'écoulement, mais que dans quelques cas, il n'en est que le réservoir. Cette opinion abandonnée depuis long-tems, fut reproduite par Raulin, qui renchérit encore sur Altomarius, en admettant que le chyle, le lait, la sérosité du sang, la lymphe, le suc nourricier, la bile, s'écoulaient en partie par ces voies.

Je ne répéterai pas les opinions extravagantes des auteurs qui, comme Forestus, comparaient le corps humain à un alambic, en regardant la tête comme le réfrigérant, vers lequel les humidités élevées en vapeurs se condensaient, et revenaient par le canal vertébral vers l'utérus pour former les fleurs-blanches.

Savanarole et Avicenne, pensèrent que les fleurs-blanches venaient des veines de l'utérus.

Degraaff, Hornius, Werrheyn, Severin, Pineau, ont regardé les orifices excréteurs des glandes muqueuses qui environnent l'urêtre, le col de l'utérus et sa cavité, comme le siège des fleurs-blanches. Ces auteurs approchaient de la vérité, mais ils limitaient trop le siège des fleurs-

blanches. Bonnet, Dolœus, Schneider Morgagni et d'autres adoptèrent que toute la surface interne de la matrice et du vagin pouvait être le siége des leucorrhées.

Les ouvertures cadavériques sont venues prouver que la leucorrhée n'était pas produite uniquement par les membranes muqueuses des parties génitales chez la femme, mais par d'autres tissus. On a trouvé des vagins tuberculeux, ulcérés, on a rencontré des ulcères si profonds qu'ils traversaient toute l'épaisseur du vagin, et s'étendaient jusqu'au rectum.

On a trouvé des varices, des tumeurs et des ulcères de différente nature à l'orifice utérin.

Horch et Thevait parlent d'inflammations se terminant à la suite de leucorrhées, par ulcération ou par gangrène.

On a rencontré des hydatides, des polypes et des squirrhes dans l'intérieur de l'utèrus, chez des femmes mortes après une ancienne leucorrhée. Morgagni cite des exemples de tubercules verruqueux blanchâtres.

Blegny rapporte avoir trouvé dans l'utérus d'une femme leucorrhéique, morte d'hydropisie utérine, une grande quantité de fluide, et des corps glanduleux gros comme le poing. On y voyait aussi des germes avortés.

Tinœus trouva dans l'utérus d'une fille assassinée par son amant, une collection considérable d'ascarides vivans, et de mucosités diversement colorées.

Dans les femmes leucorrhéiques dont parlen Muralto et Blasius, les trompes étaient dans un état d'ulcération. Dans les ovaires d'une femme dont parle Muralto, on rencontra des hydatides dans les pavillons des trompes et des ovaires.

On cite plusieurs cas dans lesquels les ovaires ont été affectés d'abcès, qui s'étant ouverts, se sont vidés par les organes génitaux.

Enfin sur les vingt-quatre leucorrhéiques citées par Blatin sur le siège de la maladie, on trouve :

13 Pour le col utérin et le vagin.
9 Pour l'organe utérin.
2 Pour les trompes utérines.

de sorte que sur ces vingt-quatre observations, on parle de col utérin, de vagin, d'organe utérin, et non de la membrane seulement. Ces observations sont pour le moins fort incomplètes.

Dans les vingt observations que j'ai citées, on rencontre fort rarement l'état pur et simple d'inflammation subaigue, telle que l'ont décrite les auteurs. Toutes les fois que les femmes se présentaient elles accusaient des fleurs blanches ; on

a vu combien la croyance aveugle à ces aveux, pouvait être funeste. Aujourd'hui, que des nouveaux moyens d'investigation sont au pouvoir de la science, la mort des malades n'est pas le seul chemin pour arriver à connaître le siège réel du mal, la découverte du *speculum* est d'un avantage incalculable dans le traitement des maladies des voies génitales chez la femme.

Mon opinion est, que toutes les parties des organes de la génération et des régions voisines, qui peuvent être altérées de manière à produire par sécrétion, par ulcération, ou par une irritation quelconque un écoulement de nature et de couleur variables, (la menstruation exceptée) toutes ces parties peuvent être le siège de la leucorrhée, l'écoulement leucorrhéïque n'étant jamais que secondaire dans la maladie à traiter.

Les exemples que j'ai cités, et qui me sont propres comme ceux qui appartiennent à d'autres auteurs, prouvent assez que la membrane interne du vagin et de l'utérus, ne sont pas le siège exclusif de la leucorrhée, si par leucorrhée on entend tout écoulement de fluides plus ou moins blancs, plus ou moins colorés en jaune ou en vert. Ainsi ce sera avoir rendu un service à la science, d'avoir étendu les limites trop circonscrites de la leucorrhée, d'avoir appelé l'at-

tention sur les maladies gravesque la leucorrhée, considérée légèrement, pouvait masquer et faire méconnaître, d'avoir assigné enfin à la leucorrhée la place qu'elle doit avoir, c'est-à-dire, celle des symptômes communs à plusieurs maladies.

Si je voulais avoir recours à d'autres considérations, pour appuyer ma thèse, je le pourrais aisément. Pourquoi ne rappelerai-je pas, que sur 135 leucorrhéïques, il s'en est rencontré.

15 avant la menstruation,
106 pendant,
14 après.

D'où il suit évidemment que c'est pendant l'époque à laquelle les organes de la génération sont le plus exercés, qu'ils sont aussi les plus affectés. Qui pourrait soutenir qu'il s'agit dans le plus grand nombre de cas de simple inflammation de la membrane muqueuse ?

Plus l'organe utérin a de l'activité, plus il est exposé à des altérations nombreuses. On a fait le même calcul que celui de Blatin, pour les femmes affectées de l'utérus, et l'on a trouvé que sur 409 femmes, il y en avait

au-dessous de 20 ans .	12
de 20 à 30	83
de 30 à 40	102
à reporter , .	197

report . .	197
de 40 à 45	106
de 45 à 50	95
de 50 à 60 , ...	7
de 60 à 71	4
total .	409.

Ces calculs ont été faits sur le cancer de la matrice. Dans tous ces cas, personne ne peut douter de l'existence d'un écoulement qui aura été pris pour une leucorrhée, jusqu'à ce que l'examen aura détruit tout espèce de doute.

Si je recherche jusqu'à quel point l'état du mariage ou du célibat peut être plus ou moins favorable à l'existence de la leucorrhée, malgré l'opinion d'Hyppocrate, qui prétend que les fleurs blanches sont plus fréquentes dans l'état du célibat que dans celui du mariage, je suis obligé de combattre cette assertion, qui est démentie par des faits.

Sur 85 leucorrhéïques,
61 étaient femmes,
24 filles, vierges ou célibataires ;

de sorte que l'on voit dans ce nouveau tableau, chez les femmes, la même proportion effrayante pour les maladies de la matrice, que l'on trouve pour le cancer, et je n'hésite pas à avancer que si l'idée de célibat renfermait celle de

virginité, et si les jeunes filles restaient intactes et vierges de plaisirs solitaires, le nombre de leucorrhéiques parmi elles, serait très limité.

Il me paraît donc hors de toute discussion de savoir si la leucorrhée est produite seulement par la sécrétion des membranes muqueuses génitales; il reste assez prouvé, que toutes les parties des régions génitales, dont l'altération peut donner lieu à un écoulement de liquides muqueux ou purulents, peuvent devenir le siège de la leucorrhée, ainsi, les ovaires, les trompes, les muscles psoas eux-mêmes affectés d'abcès, le corps de la matrice, aussi bien que les membranes peuvent être la source d'un écoulement leucorrhéïque. Dans toutes les observations de cancer, surtout lorsqu'il passe à l'état d'ulcère, il y a toujours écoulement, dont le siège ne peut être distingué que par la vue et le toucher. Les observations de Blatin, quelles qu'incomplètes qu'elles soient, montrent néanmoins que la leucorrhée provenait souvent du col et du corps de la matrice. Sur les 135 leucorrhéïques citées par le même auteur, 106 appartenaient à l'époque pendant laquelle l'utérus jouit de la plus grande activité, et se trouve exposé à de plus nombreuses altérations par suite de coït et de parturition.

Ce sont des considérations de cette nature, ct non des idées à *Priori* qui peuvent faire croire à autre chose qu'à un effet du climat chez les jeunes filles qui sont leucorrhéïques. Les dix-septièmc et dixhuitième observations méritent la plus grande attention, car il arrive quelquefois qu'il n'y a pas seulement irritation, mais excorriation par suite defrottement.

Moyens de reconnoître le siège des leucorrhées. — Diagnostic.

Ce n'est pas sans raison que notre époque se glorifie des conquêtes de la science et des progrès immenses qu'elle a fait dans les parties les plus obscures de son vaste domaine. Il n'y a pas vingt ans que les maladies de la matrice commencent à être connues et traitées *rationellement*. Depuis Hyppocrate jusqu'à la découverte du *speculum*, le praticien a été réduit à deviner l'état des organes malades, et lorsqu'il employait une médication quelconque, le hazard pouvait à uste titre revendiquer la plus grande part du

j

succès comme de l'erreur. On s'étonne, quand on considère la simplicité du speculùm, qu'on ait été si longtemps à l'inventer et à l'employer.

C'est bien le cas de faire l'application du bon mot de Fontenelle, "Les grandes découvertes sont des choses ordinairement très simples, mais ces choses simples ne sont trouvées que par les hommes de génie."

Avant l'emploi du speculum, les moyens de diagnostic étaient très bornés : les sens de la vue et du toucher étaient employés, mais si faiblement qu'on ne pouvait en tirer de profit. Par la vue, on se bornait à l'inspection des environs de l'urêtre et de la vulve. Le toucher, pouvait être d'un grand avantage, mais ce sens a besoin quelquefois d'être rectifié. Le tampon est un moyen trompeur, et qui ne fait donner que des connaissances imparfaites. Les ouvertures cadavériques sont sans doute, comme dit Blatin, le moyen le plus sûr et le plus exact; tout devient visible et palpable, mais, qu'y a-t-il à traiter après la mort, quel avantage en retirer pour celui qui n'est plus ? il peut être consolant pour le médecin de voir son diagnostic confirmé, mais ce sera sans profit pour la malade qui aura succombé, et pour ceux qui déploreront sa perte.

Souvent, dit Lisfranc, dans sa Clinique Chi-

rurgicale, les maladies ne se traduisent pas à l'extérieur, par des symptômes en rapport avec leur gravité. Ce principe d'observation est spécialement applicable aux affections utérines; très souvent des matrices se trouvent creusées de cavernes très profondes, et dans une dégénération déjà sans ressource, tandis que la santé générale ne paraît pas avoir souffert, que le teint est encore frais et florissant, et qu'il existe à peine quelques symptômes légers du côté des organes génitaux. D'autres fois, des femmes avec une altération fort peu grave, maigrissent, éprouvent des douleurs vives, et se flétrissent à vue d'œil. De là la *nécessité d'une exploration sérieuse, dès les premiers indices du mal.*

Là se trouve presque toute entière la distinction des maladies. Pas de diagnostic assuré sans exploration, et c'est l'absence de ce moyen qui devient une cause d'erreur.

Les moyens propres à éclaircir sur les maladies de l'utérus ou du vagin, sont la *palpation sus-pubienne, le toucher vaginal, le toucher rectal, l'emploi du speculum, les circonstances commémoratives.*

La palpation suspubienne, a pour but d'explorer les fosses illiaques où se trouvent quelquefois les ovaires et les trompes malades, et de

juger de leur volume. Par la pression sur l'hypogastre, on arrive à sentir le fond de l'utérus et à reconnaître s'il y a hypertrophie ou non.

Le toucher vaginal est un des moyens les plus utiles pour donner de la certitude au diagnostic. Le doigt parcourt lentement et progressivement la longueur du canal du vagin, perçoit les inégalités de ses parois, arrive au col de l'utérus, se glisse sous lui, derrière lui, en explore la superficie, reconnaît l'orifice, les inégalités ou la régularité, soulève la matrice, juge de son poids, de son volume, de sa consistance, de sa sensibilité, retiré enfin, il est recouvert quelquefois de matières qu'il est important de connaître.

Le toucher rectal vient ajouter à ce que le moyen précédent peut laisser d'incertitude, et fortifier la justesse du diagnostic.

Malgré la souffrance des malades, dit Mde. Boivin, il est quelquefois nécessaire que les parties affectées soient soumises aux yeux d'une personne instruite.

Avant la découverte du *speculum*, les regards ne pouvaient explorer que les parties extérieures, sans pouvoir pénétrer jusqu'à l'uterus.

On doit à M. Récamier la découverte du *speculum.* M. Dupuytren, M. Lisfranc, Mde. Boivin, M. Guillon et Rique l'ont modifié, et chacun

de ces *speculum* a des avantages particuliers. MM. Ricord et Jobert ont imaginé un *speculum* brisé à valves coudées du dedans en dehors, s'articulant au point de leur coudure. Le *speculum* de Ricord, est fort peu commode à cause de la position des branches, soit que les branches regardent du côté du pubis, soit qu'elles regardent le périnée. En effet, dans le premier cas, la lumière dont on se sert, peut brûler les doigts, dans le second cas, on ne peut placer convenablement la lumière.

Le docteur Meslier a cherché à faire prévaloir un *speculum* plein. Mon intention n'est pas de faire une dissertation critique sur chacun de ces instrumens. Le *speculum* de M. Récamier, malgré les modifications de nombreux médecins, reste le plus simple et souvent le meilleur. Le *speculum* brisé à le grand avantage de permettre l'examen des parois du vagin, mais il y a un défaut dans tous ces instrumens, et je me suis souvent étonné qu'il n'ait pas été signalé. Tous les *speculum* sont en métal poli intérieurement, toutes les fois qu'on examine un organe avec une lumière, il y a des reflets et des ombres qui peuvent induire en erreur, sur la couleur de la matrice. La teinte n'est pas dans son état réel, et j'ai remarqué bien de fois, en suivant à Paris

la clinique de M. Lisfranc, que beacuoup d'élèves étaient induits en erreur par ces reflets. On voit sur le col de la matrice, comme sur les parois du vagin, quand on emploie le *speculum* brisé, une espèce de *moire* causée par le reflet du poli du *speculum*. Pour éviter ce défaut, il conviendrait que *tout speculum* fut recouvert intérieurement d'une couche de noir *mat* comme on a soin de le faire pour l'intérieur des lunettes d'approche.

Le spéculum en verre dont parle le docteur Meslier, aurait le même inconvénient que celui que je signale dans les speculum en métal brillant. Je n'admire pas le mandrin dont parle M. Meslier. Selon moi, il a l'inconvénient de refluer sur le col de l'utérus, les matières qui peuvent s'écouler par le vagin, d'appliquer ces matières sur le col et de faire croire à un état de sécrétion qui n'existe pas. On me répondra qu'on peut nettoyer le col avec un plumaceau de charpie, ou avec une injection, cela est long, dans le monde, les malades sont peu patiens, et moins long-temps on les tiendra avec le speculum dans les parties génitales, plus la malade sera satisfaite. Je sais qu'il faut prendre temps pour tout, et qu'une exploration imparfaite est nulle, mais je sais aussi qu'on n'en use pas avec les

cliens en ville, comme avec les malades des hôpitaux.

Par l'emploi du speculum, on reconnaît l'état inflammatoire des tissus, la place de l'inflammation, la largeur d'une ulcération, on voit sourdre quelquefois à travers l'ouverture du museau de tanche, ou à travers les parois du vagin, le liquide leucorrhéique ou puriforme. Par la vue l'altération de la matrice ou du vagin, peut désormais être assimilée à une altération extérieure. Par le speculum, la cautérisation, la ligature, et tous les moyens thérapeutiques chirurgicaux peuvent être employés.

Mais, pour que le *speculum* ne fasse pas illusion à la vue, et pour éviter la *moire* que j'ai déjà signalée, il est important que l'intérieur soit recouvert d'une couche noire.

La vue ne serait cependant qu'un moyen imparfait, si le toucher ne venait rectifier les erreurs d'optique. Souvent à l'aide du speculum on ne voit rien. et la pulpe du doigt sent des inégalités, de légères blessures, des granulations indurées, un état squirrheux ; aussi, l'exploration des organes de l'utérus, ne consiste pas seulement dans l'emploi d'un des moyens cités, mais dans l'emploi de tous. Il est inutile de dire combien il est aisé de reconnaître à l'aide de l'exploration,

si un écoulement dépend d'un ulcère, d'un polype, d'un renversement, d'un squirrhe, d'un cancer ou d'une altération mécanique. Ce sont là les maladies les plus importantes à reconnaître, si l'exploration montre que les organes ne sont point affectés de ces maladies, c'est tant mieux, alors ce n'est plus en aveugle que l'on commence, un traitement anti-leucorrhéique simple.

On ne supposera pas, sans doute, qu'un médecin demandera l'exploration des organes génitaux, toutes les fois qu'une femme se plaindra de leucorrhée. Il faut qu'il y ait d'autres symptômes qui engagent le médecin à réclamer des femmes le sacrifice toujours pénible de leur pudeur. Aussi, doit-on multiplier les questions, et retirer des moyens de diagnostic, des explications et des aveux des malades, c'est là ce qu'on entend par des signes *commémoratifs*.

De toutes les affections des voies génitales, il n'en est pas qu'il soit plus aisé de confondre que la leucorrhée simple avec la leucorrhée syphilitique. Ici, les signes commémoratifs pourraient être de quelque valeur, si les femmes avouaient avec franchise la cause d'un écoulement. Toute femme qui, après avoir communiqué avec un homme, se trouverait affectée d'écoulement dans le temps voulu pour que *l'incubation* eut

lieu, pourrait avec quelque raison être soupçonnée de blénorrhagie. Sans adopter avec rigueur, *post hoc, ergo propter hoc,* n'y aurait-il pas de justes présomptions pour attribuer le plus souvent un écoulement dans de pareilles circonstances, à un coït impur ?

Puisqu'on ne peut espérer de la malade, la vérité en pareil cas, il reste à la science à donner des moyens de diagnostic qui ne dépendent pas du plus ou moins de véracité des signes commémoratifs.

Tous les auteurs conviennent de la difficulté de distinguer la leucorrhée syphilitique de la leucorrhée simple. Grand nombre d'auteurs sont arrivés jusqu'à les *confondre*. Quand on lit différens traités sur la leucorrhée ou des maladies syphilitiques, on est étonné du plagiat que l'on rencontre à chaque instant, mais on est encore plus étonné de voir que fort peu d'auteurs se soient crus obligés d'examiner la question qu'ils traitent.

La leucorrhée par suite d'inflammation des membranes du vagin, est-elle la même que la leucorrhée dite syphilitique? Non, sans doute; car, l'une donne rarement des écoulemens dans le coït, et la seconde en communique presque toujours.

La leucorrhée simple ne donne qu'accidentellement des blénorrhagies, la leucorrhée syphilitique n'en donne pas, *par exception*. Il y a donc d'après les effets de ces deux écoulemens, des différences notables. D'après les analyses d'Orfila que j'ai citées, on a pu se convaincre que la chimie n'avait pu découvrir de différence sensible dans la nature des fluides, ainsi le praticien ne doit attendre aucune lumière de ce côté là. La couleur, l'odeur, la densité la quantité et la coïncidence de la leucorrhée avec les règles, n'offrent pas de signe différentiel plus certain. Reste le siège de la maladie : Degraaf, Baillou, Baglivi, Astruc, Pitcairn, Raymond, conviennent de la difficulté de distinguer la gonorrhée des fleurs blanches. Tous les médecins de renom, s'accordent à regarder les environs de l'urêtre, du clitoris, et les parties internes des lèvres, comme le siège de la blénorrhagie syphilitique, plus rarement, ils admettent la partie interne du vagin affectée.

Que faut-il penser des expériences de Ricord sur l'inoculation du liquide Blénorrhagique? c'est qu'elles ne sont point concluantes. En effet, de la matière blénorrhagique prise avec le bout d'une lancette, et inoculée dans un organe quelconque, pourra bien ne rien produire sans que

l'on soit en droit de conclure que l'écoulement blénorrhagique est de la même nature que l'écoulement leucorrhéïque. La meilleure manière de tenter l'expérience, n'est pas avec une lancette, mais par le coït. Eh bien, j'affirme qu'une femme blénorrhagique par suite d'un coït, et qui n'aura pas eu d'écoulement avant, donnera des écoulemens dans la proportion de dix contre un, tandis que la femme leucorrhéique n'en donnera même pas un sur dix. J'admettrai donc que la blénorrhagie est un premier dégré d'infection vénérienne que l'on peut confondre avec la leucorrhée, que l'écoulement qui produit des chancres n'est pas douteux, et doit faire prononcer hardiment sur l'existence d'une syphilis, et que dans le premier cas de blénorrhagie simple si l'on peut la confondre avec la leucorrhée, le traitement est presque toujours le même.

Mais le siège de la maladie, n'est-il pas de quelque secours dans le diagnostic différentiel? j'ai vu fréquemment des femmes dans l'hôpital des vénériens à Paris, j'ai eu souvent occasion d'en voir ailleurs, et j'ai remarqué que presque toujours, les femmes dont le siège de l'écoulement était borné au *méat urinaire ou aux parties externes de la génération*, donnaient des blénorrhagies, et que celles dont les fleurs

venaient des parties profondes du vagin, n'en donnaient que rarement. Certainement lorsqu'il existe un ulcère syphilitique dans les profondeurs du vagin, il y a presque toujours infection, mais lorsqu'il y a ulcère, il n'y a plus de doutes ; l'ulcère syphilitique ayant des caractères tranchés.

J'ai cité des observations d'individus affectés de blénorrhagie, eh bien, l'on a vu que pour ceux de la septième observation quelques soins de propreté avaient suffi, et pour les amis de la dame de compagnie, qu'un premier traitement les avait acclimatés. Pense-t-on qu'il y ait un acclimatement quelconque avec une femme affectée de blénorrhagie syphilitique, même sans ulcère, de blénorrhagie contractée à la suite d'un coït.

On m'objectera les écoulements contractés à la suite d'excès du coït. Ces écoulements ont des caractères particuliers, c'est qu'ils paraissent en même tems que l'irritation inflammatoire a eu lieu, tandis que l'écoulement blénorrhagique que je considère comme le premier degré d'une syphilis, se déclare après une certaine *incubation*. Je dis plus, l'un est guéri en quelques jours, par le repos et des bains, ce qui n'arrive pas avec le second. Cette particularité de *l'in-*

cubation d'un écoulement syphilitique, tandis que l'écoulement leucorrhéïque paraît sans retard, est sans contredit un des points les plus importants pour le diagnostic différentiel.

Pour que la leucorrhée donne un écoulement à un homme, il faut qu'il y ait un excès de coït qui amène les parties dans un état près de l'inflammation. Alors, immédiatement après le coït les douleurs du pénis ainsi que l'écoulement ont lieu ; dans le second cas, après le coït l'homme n'a pas la conscience du principe morbide qu'il a absorbé. Il reste deux, quatre, huit jours, quelquefois davantage, sans éprouver le moindre symptôme de la maladie qu'il a contractée. Ainsi *l'incubation*, jointe à la connaissance du siège de la maladie sont du plus grand intérêt pour le diagnostic différentiel.

La conclusion de tout ce qui précède, est que, si, le diagnostic différentiel de la leucorrhée simple et de la leucorrhée syphilitique, est entièrement difficile, il y a néanmoins plus de probabilité à regarder celle produite après incubation, par le méat urinaire et les parties externes de la vulve, comme blénorrhagique, c'est-à-dire possédant des qualités de transmission plus communes que tout autre écoulement provenant d'un ulcère.

Ainsi, à mes yeux, la transmission d'un écoulement pourrait me faire soupçonner un état blénorrhagique, mais l'existence d'une leucorrhée sans communication d'écoulements ne me donnera aucun souçon. Certes, s'il n'y avait aucune différence entre la leucorrhée et la blénorrhagie, qu'est-ce qui rendrait compte de l'innocuité de l'une dans la plupart des cas, et de l'étonnante facilité de transmission que possède la blénorrhagie. L'agent intime de cette dernière, bien qu'il soit inconnu, doit posséder des propriétés plus actives, plus délétères que la leuchorrhée, qui porte plus son action sur l'organe qui la produit, que sur les organes qui se rapprochent de son contact. Dans tous les cas, l'exploration des parties, ainsi que les signes commémoratifs, seront du plus grand secours pour le médecin.

Traitement.

Le traitement des maladies découle naturellement de la connaissance de ces maladies. Com-

bien ne doit-on pas blâmer ceux qui à la moindre apparence d'écoulement blanc donnent un traitement syphilitiqne, ou administrent des pilules de fer ou des astringens, persuadés qu'ils sont, que les fleurs sont toujours la suite de l'atonie de l'estomac, ou de l'atonie de la membrane vaginale.

Les fleurs blanches produites par un polype, un ulcère, un cancer, un squirrhe, une lésion de continuité, réclament des moyens chirurgicaux. N'ayant traité que la leucorrhée simptomatique, je me dispense d'entrer dans le détail des médications trop nombreuses, proposées comme spécifiques dans la leucorrhée simple, sans altération de tissu.

Il me reste cependant un mot à dire sur le traitement de certains auteurs appliqué à la leuchorrhée, que je pourrais appeler *douteuse*. En ouvrant l'ouvrage de M. Dubouchet, j'y trouve ces lignes, page 195, dans le chapitre du diagnostic.

" Il est facile de se tromper, et l'on a fréquemment confondu la leucorrhée syphilitique avec la leucorrhée chronique, constitutionelle, &c:.....

" Dans une pareille *incertitude*, on ne doit pas *balancer* à administrer un traitement anti-vénérien à la malade: les *mercuriaux* ne peuvent

point nuire à sa santé, ils ne peuveut au contraire que lui être très utiles."

Cette dernière proposition doit être réfutée. Les médecins qui ont adopté pour principe de ne pas nuire lorsqu'ils ne guérissent pas, sont plus réservés sur la puissance pathogénétique des médicamens, puissance que l'homœopathie est venue démontrer avec des doses infinitésimales. Il est de fait, que le mercure donné mal-à-propos, pour une maladie dans laquelle il n'est pas spécifique, produit dans l'économie des désordres incalculables. On a vu dans l'observation d'Antoinette Leg..., les résultats de l'emploi du mercure donné mal-à-propos. M. Dugès et Mde. Boivin, n'hésitent pas à attribuer au mercure administré à contretemps, pour un écoulement douteux, la rapidité avec laquelle cette malade fut enlevée. La sixième observation de cet essai, montre l'innutilité du mercure dans un cas également douteux ; rarement on rencontre une pareille inocuité, mais ce que la jeune artiste supporta parfaitement avec une bonne constitution, aurait-il été également supporté par une malade dont la constitution eut été affaiblie. D'ailleurs, il ne faut pas se croire débarrassé du mercure, parcequ'on est guéri d'un écoulement ; combien de fois ne voit-on pas à la

suite d'un traitement par le mercure, des ulcères paraître, et laisser dans l'embarras de reconnaître si les ulcères sont syphilitiques ou mercuriels? Je me rappèle avoir guéri une jeune femme d'ulcères, ponr lesquels on lui donnait constamment la liqueur de Vanswiesten, je pensai que ces ulcères étaient dûs à l'action du mercure, je lui donnai une potion souffrée, ayant préalablement fait cesser le mercure, et en moins de quinze jours les ulcères étaient guéris. Qui ne sait que l'administration intérieure ou extérieure du mercure donne lieu à une maladie cutanée, qui porte le nom d'hydrargyrie? C'est une très grande erreur que de dire que le *mercure ne peut nuire à la santé;* quand il est administré pour la syphilis, ou dans un cas de maladie dont l'expérience a fait connaître les bons effets, je l'accorde, mais je nie complètement qu'on puisse inoculer impunément une certaine quantité de mercure dans l'état de santé. Je ne connais de non nuisible à l'état de santé que les alimens, car ils s'assimilent après avoir été élaborés dans l'estomac, mais les médicamens ne s'assimilent pas, surtout les médicamens métalliques.

Ne retrouve-t-on pas après la mort des atômes de cuivre, d'arsenic, de mercure? Comment croire alors que ce dernier métal, pourra être

déposé dans les aréoles de nos tissus, sans y produire d'effet nuisible ?

On trouve fréquemment des individus, qui dans l'âge adulte sont sujets à un tremblement. Si on leur fait des questions sur leurs antécédens, on arrive presque toujours à savoir qu'ils ont pris le mercure à haute dose. Je me rappèle avoir vu dans l'hôpital des aliénés à Rouen, un individu qui perdit sa raison par les effets du mercure administré mal-à-propos, et continué de même.

Par l'usage des préparations mercurielles continuées, l'individu perd ses forces musculaires, il devient pâle, bouffi, ou bien il éprouve un amaigrissement sensible. Le cerveau et la moelle épinière s'irritent, on remarque des tremblemens involontaires; tous les tissus prennent une susceptibilité morbide, le sang s'appauvrit, l'individu médicamenté offre tous les symptômes du scorbut, ou d'un état de consomption.

Le cerveau, dit Barbier, est susceptible de recevoir les atteintes funestes du mercure, lorsque ce dernier est administré sans soins et sans mesure. Il a produit la manie, l'amaurose, la paralysie ou des convulsions, même le tétanos, lorsqu'il est mal dirigé.

La proposition de M. Dubouchet me paraît

très dangereuse,, et c'est pour eela que je la relève. Lorsqu'on est incertain s' une leucorrhée est syphilitique ou constitutionnelle, ce n'est pas par les médicamens les plus énergiques qu'il faut débuter, mais par les plus faibles et les plus inoffensifs. En règle générale, dans le traitement des maladies chroniques, je ne conçois pas qu'on puisse avoir recours de prime abord aux médicamens énergiques. Dans la supposition même que le mercure soit indiqué, mon opinion est qu'il faut débuter par de faibles doses, car le mercure étant très excitant, peut produire dans le cas contraire, des effets extrêmement fâcheux.

Je ne terminerai point ce chapitre sans rappeler les dangers d'une suppression subite.

Une leucorrhée ou écoulement blanc, symptômatique, ne peut être supprimé que par la guérison de la cause qui le produit. Dans aucun cas, je n'admets la possibilité de traiter avec avantage, par des astringens, tels que l'eau blanche, l'extrait de Saturne, &c., au point de supprimer un écoulement pour quelques instans, car ce n'est pas guérir. Si la leucorrhée était critique, la suppression pourrait être suivie des plus grands dangers. Blatin cite des leucorrhées supprimées, qui ont accéléré une disposition à la phtisie, d'autres fois, elles ont causé des

maladies herpétiques, des hydropisies, des hémorrhoïdes. Les femmes doivent être en garde contre ces cures merveilleuses, qui s'opèrent en quelques heures; le corps se prête rarement à ces tentatives empiriques, qui, le plus souvent, ne guérissent en apparence qu'aux dépens d'un organe important et qui presque toujours reparaissent accompagnés d'autres maladies. Quand la leucorrhée est chronique, ce n'est que lentement qu'elle peut être guérie, excepté lorsqu'elle dépend d'une cause mécanique, telle qu'un polype, si ce polype est enlevé la leucorrhée cesse d'elle même.

De la Menstruation.

Il y a en médecine des sophistes comme en philosophie. A en croire certains auteurs, admirateurs passionnés des anciens, la menstruation comme les écoulements leucorrhéïques seraient un effet de la corruption des mœurs. Il s'est trouvé des philosophes de grand renom, qui ont porté l'absurde et le paradoxe, jusqu'à dire

que l'homme était né pour marcher à quatre pattes, et l'on rencontre des médecins pour croire et soutenir que le flux menstruel était dû à nos institutions soeiales. Comment a-t-on pu considérer un seul instant, la menstruation comme le produit de l'état social, quand cette évacuation se trouve chez les femmes de tous les pays, de tous les temps, qui chez toutes, est soumise à des règles constantes, invariables, qui est rigoureusement indispensable pour la conservation de la santé, et dont les dérangemens menacent souvent la vie.

La menstruation, dit Roussel, est une fonction caractéristique et nécessaire au sexe, à laquelle toutes les autres fonctions semblent subordonnées. Cet écoulement, est dans la femme, le signe, et pour ainsi dire, la mesure de sa santé. Sans lui, la beauté ne naît point, ou s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, l'âme tombe dans la langueur, et le corps dans le dépérissement.

Depuis son apparition, jusqu'à sa cessation, hors le temps de la grossesse et celui de l'allaitement, le flux menstruel est le régulateur de la santé des femmes, sa suppression ou son dérangement, sont toujours suivies d'une altération

dans la santé, et cet état de dérangement ne peut être négligé impunément.

Freind et Gardien divisent ainsi les dérangemens de la menstruation, écoulement trop abondant, suppression ou diminution de quantité Cette division me paraît tout comprendre.

Métrorrhagie. Toutes les fois qu'une femme est affaiblie par le sang qu'elle perd, au lieu d'être soulagée, il y a perte morbide. Cet affaiblissement vient tantôt de ce que l'écoulement se prolonge, tantôt de ce qu'il se reproduit trop fréquemment. Sous ces divers rapports, l'écoulement peut n'être que l'exagération d'une menstruation normale; quand à la fréquence, il y a des femmes qui sont réglées deux fois par mois, mais il est rare, que l'exagération de la menstruation, comme sa fréquence, ne constituent pas une maladie, ou l'indice d'une maladie.

Les hémorrhagies utérines, dit Mde. Boivin, offrent souvent un pronostic grave et fâcheux. Une hémorrhagie intermittente et souvent répétée peut amener des dangers, non relatifs à l'économie entière, mais relatifs à l'utérus en particulier.

Mde. Boivin a vu souvent des inflammations de la matrice, être la suite de ces pertes.

On conçoit, disent Mde. Boivin et Dugès que des congestions répétés, mais chaque fois moins actives, dans la métrorrhagie chronique, doivent amener aisément la métrite chronique ; mais ce qu'elles produisent plus particulièrement encore, c'est une altération spéciale du col utérin. Continuellement pénétrée par le sang accumulé dans ses vaisseaux, cette partie de la matrice change de structure, devient plus vasculaire, plus molle, plus volumineuse ; le simple contact du doigt en fait suinter le sang, &c., non sans causer une douleur assez vive, car, il existe toujours un certain dégré d'inflammation. *Il n'y a pas de doute que cet état ne conduise souvent à un mode particulier de dégénéressence cancéreuse, ou cancer hématode.*

Il paraît au reste, et l'on en concevra facilement la raison, que les femmes mariées fort jeunes, celles qui ont eû de fausses couches répétées, celles qui sont d'un tempérament lymphatico-nerveux, y sont plus exposées que d'autres.

Il est pour toutes les femmes, une époque de leur existence, où la métrorrhagie est plus que jamais imminente, c'est celle de la *ménopause*, ou cessation de menstrues ; c'est l'âge critique comme on l'appèle communément.

L'hémorrhagie utérine, dit Lisfranc, dans ses leçons cliniques, est-elle une maladie essentielle comme beaucoup de médecins le croient encore? Depuis longtemps, dit le professeur, j'ai dit et enseigné que la métrorrhagie est à la matrice ce que l'hémoptisie est aux poumons. De même, que ce dernier symptôme existe rarement sans altération organique du tissu pulmonaire, de même, une perte utérine de quelque durée, indique presque constamment une altération organique de l'utérus. Je ne veux pas dire que cela ait toujours lieu, car il n'est pas de règle absolue en médecine, mais sur le nombre immense de femmes que j'ai eu l'occasion d'examiner, je n'ai pas encore touvé une seule exception.

Amenorrhée.—Si des faits pouvaient éclairer les médecins à paradoxe, qui regardent la menstruation comme un produit de la civilisation et de la corruption des mœurs, il est impossible de croire qu'un seul persisterait dans ses bizarres opinions. Mais rien ne peut redresser les jugemens d'un esprit faux. Cet état particulier dépend du plus ou moins de régularité ou de perfection du cerveau.

L'écoulement des règles est une fonction si importante, qu'il ne peut éprouver un retard

prolongé chez la jeune fille pubère, se suspendre ou s'arrêter chez la femme déjà réglée sans qu'une maladie plus ou moins grave, ne finisse bientôt par se manifester.

Quel que soit la cause qui produit cette cessation menstruelle, quand elle est subite, les résultats en sont presque toujours fâcheux; tantôt des symptômes d'hystérie en sont la suite, d'autres fois une dysmenorrhée; la congestion se continuant sur la matrice, peut causer une inflammation, ou bien donner naissance à des catarrhes, à des phlegmasies viscérales plus ou moins graves, des pneumonies, des congestions cérébrales.

La suppression accidentelle des menstrues doit compter au nombre des inconvéniens qu'elle entraîne à sa suite, celui de se changer en aménorrhée durable.

L'interruption du flux menstruel par le trouble considérable qu'elle produit, ne fait que développer, décider la formation de toutes les maladies auxquelles le corps se trouve disposé, et qui n'attendaient pour se développer qu'une cause déterminante.

Lorsque les règles sont supprimées, il survient assez souvent des hémorrhagies supplémentaires dont le siège est sur les membranes muqueuses,

ou sur la surface de la peau. La suppression subite de ces hémorrhagies supplémentaires par des astringens, expose comme l'a fort bien observé Royer Collard, à tous les accidens qui accompagnent les suppressions menstruelles.

L'épilepsie a été due souvent chez les femmes à la suppression subite de la menstruation.

Lorsque la menstruation est supprimée, cette surabondance de sang ayant de la peine à s'équilibrer dans l'économie, donne naissance et complique toutes les maladies qui lui sont consécutives.

A l'absence absolue des règles, se rattache leur absence périodique durant un temps plus ou moins considérable. M. Lisfranc a vu des femmes qui n'étaient réglées que tous les quatre ou six mois, tantôt elles sont habituellement souffrantes, tantôt elles jouissent en apparence d'une santé parfaite. Il est à craindre que ce calme trompeur ne serve à déguiser quelqu'affection grave qui fera son apparition plus tard ; une maladie du cœur, une péritonite latente, quelque affection pulmonaire chronique. J'ai connu dit M. Lisfranc, trois jeunes femmes qui n'avaient point eu d'enfans, et qui n'étaient réglées qu'à longs intervalles; elles sont mortes, l'une à 21 ans, d'un anévrisme du cœur, les deux autres

à 19 et 24 ans, de phtisie pulmonaire tuberculeuse.

Lorsque la menstruation éprouve des retards et se supprime, on voit des éruptions cutanées les remplacer. J'ai eu à traiter naguères, un *acné indurata*, qui couvrait tout le corps d'une jeune personne dont les règles avaient été suspendues pendant six mois.

Dans les hémorrhagies supplémentaires de la menstruation, on reneontre des exemples d'une inconcevable bizarrerie. On a vu des femmes dont l'écoulement des règles supprimé par la matrice, s'effectuait par une plaie, par l'oreille, par les yeux, par le nez, par le nombril. On en cite un exemple frappant, observé en l'an X, à la Salpétrière à Paris.

L'aménorrhée n'est pas une maladie grave par elle même, mais par les affections qu'elle fait naître. Souvent elle n'est que symptomatique, et l'on comprend alors qu'elle doit entrer pour beaucoup dans le pronostic de la maladie que l'on a à traiter. Tout ce qui a été dit précédemment s'applique surtout à l'amenorrhée accidentelle par des causes physiques ou morales.

La chlorose, qui coexiste si souvent avec l'amenorrhée, est tantôt cause et tantôt effet. Plus souvent la chlorose est suivie d'amenorrhée.

La dysmenorrhée, est une diminution dans l'évacuation menstruelle, tandis que l'amenorrhée est l'inaptitude de l'utérus à produire cette évacuation. Dans l'amenorrhée. la fonction est suspendue, dans la dysmenorrhée, elle existe toujours, mais elle est insuffisante.

La dysménorrhée est causée quelquefois par un empêchement mécannique. De toutes les manières, cette diminution dans l'écoulement menstruel, réclame les secours de l'art. Quelquefois les règles sont d'autant moins abondantes, que le fluide leucorrhéïque l'est davantage.

Dans toutes les circonstances citées, soit qu'il y ait suppression de menstrue, ou dysménorrhée, et plus encore, lorsqu'il y a des pertes, et que ces pertes coïncident avec l'existence de la leucorrhée, tout porte à croire qu'il s'agit d'un état grave de l'utérus, et que l'on ne saurait sans courir les plus grands dangers, négliger un pareil état.

FIN.